

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE DES OUVRAGES NOUVEAUX

Paraissent le 25 de chaque mois



TOME LXXIII

JANVIER A JUIN 1886



On s'abonne à Paris

BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE
RUE BONAPARTE, 82

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Chez tous les libraires

Droits de traduction et de reproduction réservés.

3537. — ABBEVILLE, TYP. ET STER. A. RETAUX. — 1886.

4.—4. DE L'ÉGLISE ET DE SA DIVINE CONSTITUTION,
par D. GRÉA, ancien vicaire général, docteur en théologie. 4 vol. in-8 de xii-
518 p. (1885). Paris, Palmé. 7 fr. 50.

Voici sur un sujet bien ancien un livre nouveau. Que n'a-t-on pas écrit sur l'Église, depuis la cité de Dieu par saint Augustin jusqu'aux modernes traités des Palmieri et des Mazella ? Le protestantisme en particulier a provoqué un grand nombre d'apologies de l'Église. Mais, comme le fait très bien remarquer Mgr Mermillod dans une lettre à l'auteur, « les nécessités mêmes de la polémique ont forcé les théologiens à exposer l'architecture du dehors, à défendre les remparts de l'institution du Sauveur. Les combats sur le parvis faisaient oublier la contemplation du sanctuaire. »

« Théologien et cénobite », D. Gréa s'est attaché à cette contemplation, c'est la part qu'il s'est choisie, et certes il peut à juste titre s'appliquer le mot de la Sainte Écriture : *sortes ceciderunt mihi in præclaris*. Car n'est-ce pas aussi de l'Église qu'il a été dit : *omnis pulchritudo filia regis ab intus ?*

Quels trésors de grâce et de beauté renferme en son sein cette cité divine dont les pierres ont été cimentées par le sang de l'Agneau, cette Jérusalem nouvelle que l'apôtre saint Jean vit descendre des hauteurs du ciel, cette fille bien-aimée, du Père céleste, cette épouse immaculée du Christ ! Il y a plus encore, comme ne craignent pas de le dire les saints Pères, l'Église est la chair du Christ, *os de ossibus meis*, elle est le Christ lui-même. *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quæ est corpus ejus et plenitudo ejus qui omnia in omnibus adimpletur*. Or, voilà le point spécial que notre auteur a voulu mettre en lumière.

Parlant de là comme d'un principe, il montre les relations qui en découlent entre Dieu et l'Église. Ces relations sont celles mêmes qui unissent le Fils au Père, et, comme le proclamait déjà au deuxième siècle le grand évêque d'Antioche, saint Ignace, martyr, Dieu est le chef du Christ, le Christ est le chef de l'Église universelle, l'Évêque est le chef de son Église particulière. Ainsi la mystérieuse union des trois Personnes divines se reproduit dans la hiérarchie ecclésiastique et la constitution de l'Église, sa vie, le fonctionnement de ses parties, tout cela est calqué pour ainsi dire sur la Trinité même. Il est impossible de s'élever à une plus grande hauteur de vues. Les pages consacrées à l'exposé de cette doctrine nous ont

paru comparables à ce qui a été écrit de plus beau en ce genre. Elles ne sont pas seulement pleines de grandeur et de majesté, elles respirent encore le parfum de la plus suave piété. On sent que l'auteur les a méditées avec le cœur aussi bien qu'avec l'esprit. L'illustre évêque de Lausanne et de Genève les a justement appelées « *des élévations.* »

On voit immédiatement la conséquence des principes posés. De même que Jésus-Christ reçoit tout du Père qui est son chef, ainsi lui à son tour en sa qualité de chef de l'Église donne tout à cette Épouse immaculée par le moyen des Apôtres et de leurs successeurs auxquels il a dit : *sicut misit me Pater, et ego mitto vos... Qui recipit vos, me recipit ; et qui me recipit, recipit eum qui me misit.* De même que le Père engendre son Fils de toute éternité, ainsi le Christ fait continuellement découler sur son Église son autorité, sa mission, ses lumières, son Esprit et la grâce de ses sacrements. Enfin chaque Église particulière reçoit de l'Évêque qui est son chef, tout ce qui constitue sa vie surnaturelle et divine, en sorte qu'à tous les degrés de la hiérarchie nous retrouvons le même ordre de communications, et que tout est véritablement consommé dans l'unité d'un même plan.

Mais ici tout d'abord une question se pose. Comment Notre-Seigneur Jésus-Christ depuis qu'il est remonté au ciel gouverne-t-il visiblement son Église ? L'auteur pour expliquer le rôle prépondérant et vraiment souverain du Pontife romain dans l'Église a recours à la notion du vicaire, notion fondamentale en ce point. « Il est de l'essence du vicaire qu'il ne fasse qu'une personne hiérarchique avec celui qu'il représente, qu'il en exerce toute l'autorité sans la diviser et sans former au-dessous de lui un degré distinct. Le vicaire de Jésus-Christ dans le gouvernement de l'Église a dans cette Église, par le fait de son institution, une même autorité avec Jésus-Christ, ou plutôt toute l'unique autorité de Jésus-Christ sans qu'elle soit partagée ou donnée avec mesure. » On ne saurait, nous semble-t-il, trouver un meilleur point de vue pour résoudre la question si complexe de l'autorité des Papes.

Il serait trop long d'étudier avec l'auteur tous les rouages pour ainsi dire de la constitution ecclésiastique. Signalons seulement quelques points.

Puisque l'Église par le Christ est entrée dans la société des personnes divines, il était naturel de se demander quelle part d'action et d'influence revenait au Saint-Esprit dans son fonctionnement et

sa vie. Cette question est résolue en quelques pages que nous ne saurions trop recommander à l'attention du lecteur.

Les Églises particulières ou diocèses avaient paru négligées jusqu'à présent dans les traités sur la matière. Or, en notre siècle de centralisation, il était à craindre qu'elles ne perdissent quelque peu du respect et de l'amour que leur doivent les fidèles. Cette lacune se trouve ici heureusement comblée, et sans rien ôter à l'Église universelle et à son auguste chef, l'auteur assigne la part qui revient aux Évêques et à leurs Églises. « En descendant à l'Église particulière le mystère de la hiérarchie ne dégénère point... Cette église et cette épouse de l'évêque, sera encore l'Église et l'épouse de Jésus-Christ, indivisiblement unie à Jésus-Christ dans son évêque, procédant uniquement de Jésus-Christ et ne voyant que Jésus-Christ dans l'évêque qui l'appelle, la suscite à la vie et préside à son gouvernement. »

Enfin l'état religieux avait droit lui aussi à une mention spéciale. Citons quelques lignes : nul ne contestera leur opportunité. « L'état religieux n'est pas une parure de luxe pour l'épouse de Jésus-Christ; c'est ce qu'il y a de plus substantiel et de plus achevé dans la substance de l'Église. L'attaquer, ce n'est donc pas se prendre à quelques rameaux inutiles de l'arbre planté par Jésus-Christ, ce n'est pas (comme quelques-uns ont osé le dire) fortifier le tronc et les branches principales en y renvoyant une sève qui s'égare, mais c'est attaquer l'Église elle même et l'attaquer au cœur; c'est vouloir lui interdire les voies publiques et ordinaires de la Sainteté qui est la plus excellente de ses notes essentielles. Ainsi conçu l'état religieux est tellement de l'essence de l'Église qu'il a naturellement commencé avec elle ou plutôt qu'elle a commencé par lui. »

A ce sujet, l'auteur qui a dévoué ses efforts à faire revivre en France l'institution vénérable des chanoines réguliers, joignant les exercices de la vie religieuse au ministère des paroisses, rappelle et l'origine antique et les magnifiques résultats de cette institution. Dieu veuille que ses paroles soient écoutées pour la plus grande gloire de son Église !

Cet aperçu suffit à donner une idée de la méthode de D. Gréa. Elle n'est pas moins remarquable que son plan lui-même. Deux mots la résument : analogie et déduction. Quatre ou cinq grands principes à la base, et puis, s'étageant pour ainsi dire les unes sur les autres, les diverses conséquences qui en résultent : voilà toute la structure de l'ouvrage. C'est assez dire combien nous sommes loin

de certains livres contemporains, faits uniquement de pièce rapportées et de citations ou d'idées empruntées à droite et à gauche. L'œuvre de D. Gréa est un travail personnel, fait d'un seul jet, et dont toutes les parties ont été fondues dans le même moule.

On pourra peut-être, par suite de cette qualité, lui reprocher un peu d'uniformité et de monotonie. On aime tant la variété de nos jours ! Néanmoins les esprits sérieux éprouveront un vrai plaisir à voir comment l'application des principes est simple et aisée : preuve que l'auteur a saisi le vrai point de vue. Tout s'y déroule avec cette harmonie parfaite qui est le cachet des œuvres de Dieu, et, (chose remarquable !) les erreurs anciennes et modernes sur l'Église, protestantisme, schisme grec, gallicanisme, etc., apparaissent tellement en désaccord avec le plan divin, dont le secret nous est dès lors révélé, qu'elles n'ont pas besoin d'une autre réfutation.

La plupart des traités de théologie procèdent par thèses dont la démonstration se tire ensuite de différents principes et des textes de la Sainte Écriture et des Pères. Cette méthode offre de grands avantages. Elle ne saurait suffire cependant ; celui qui veut se former une idée complète d'un traité doit revenir par la réflexion sur le chemin parcouru, et, considérant les preuves dont ils'est servi, les ramener à quelques vérités générales, à quelques points culminants, en un mot faire la synthèse. L'auteur indique ces points culminants ; de là par une déduction rigoureuse il nous conduit à toutes les propositions qui forment le traité de l'Église. Sous ce rapport il peut rendre les plus grands services aux jeunes étudiants de théologie.

Son style lui-même, malgré ses allures simples et sévères, ne leur déplaira point. Ils y trouveront les traditions du grand siècle, et je ne sais quoi de calme et de serein qui fait songer involontairement aux cloîtres d'un monastère ou aux solitaires vallées du Jura qu'habite l'auteur.

Concluons par les paroles si justes adressées à D. Gréa par Mgr Gay : « on comprend tout en vous lisant, et tout ce que l'on comprend on l'admire »... et on l'aime.

A. S. J.

3. 4. — 5. **DERNIERS (Les) JOURS DE LA MARINE A RAMES**, par le vice-amiral JURIEU DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. 1 vol. in-18 jésus de 252 p. (1885). Paris, Plon, Nourrit et Cie. 4 francs.

Depuis deux ans, le vice-amiral Jurieu de la Gravière réunit en

II. — Un livre comme celui de M. Loiseau sur la littérature d'un tout petit peuple est bien propre à nous faire voir combien il faut s'attendre à trouver de lacunes dans une histoire générale des lettres européennes. Dans tout le seizième siècle portugais, M. Marc-Monnier n'a distingué que Camoëns et l'historien Jean de Barros duquel il s'inspira. Il faudrait joindre à ces noms, pour ne citer que les plus grands et sans compter les prosateurs, des poètes comme Gil Vicente, Sà de Miranda, Antonio Ferreira, auteurs d'odes, d'épigrammes, de drames, tous plus ou moins bucoliques, selon le génie portugais toujours séduit par la contemplation de la nature sur les belles rives du Lima, du Tage ou du Mondego. Les lecteurs français s'instruiront dans cette histoire ; car, l'auteur à raison de le dire, « de toutes les littératures de l'Europe, celle du Portugal est la plus ignorée. Un préjugé répandu généralement, même de nos jours, veut que le portugais ne soit qu'un dialecte de l'espagnol, et que la littérature portugaise se réduise à Camoens. » La vérité, c'est que de toutes les langues romanes le portugais est celle qui a le plus de rapports avec le latin, et que pas une littérature n'a subi davantage l'influence des lettres françaises, aussi bien de nos jours que du temps des troubadours provençaux. M. Loiseau étudie l'une et l'autre, la langue et la littérature ; il revient même à deux reprises, et c'est une fois de trop, sur les études grammaticales. Son étude paraît fort complète et bien méthodique. Si l'aveu de mon incompetence me laissait le droit de formuler une critique, il me semblerait que l'auteur n'a pas assez recouru aux sources et qu'il se fie trop aux appréciations des historiens antérieurs dont il nous donne la longue liste à la fin du volume. L'étude directe des chefs-d'œuvre est toujours plus profitable que celle de leurs commentaires. Je remarque avec plus d'assurance, parce que cela est à côté du sujet, un visible sentiment d'hostilité contre les jésuites qui se traduit par l'éloge hyperbolique de leur grand ennemi, Pombal. Mais à part cela, M. Loiseau essaie d'être impartial dans les questions religieuses. L'un des plus intéressants chapitres de son livre est celui qui traite des orateurs de la chaire. Au seizième siècle comme au dix-septième, qu'il s'agisse d'Antonio Vieira ou de François Xavier, — jésuite cependant, — il loue en eux le patriotisme ardent qui était avec leur foi religieuse l'âme de leur éloquence. — Je me plais à en rappeler un souvenir qui aurait pu trouver sa place dans une discussion récente. Le tyran de Jafanapatam avait fait mettre à mort bon nombre de chrétiens, et le gouverneur des Indes hésitait à le chatier, de peur de compromettre la puissance portugaise encore

mal affermie. François Xavier soutint qu'il fallait agir et qu'on ne pouvait séparer les intérêts de la patrie de ceux de la religion. « Qui désormais dans l'Orient, s'écria-t-il, se fierait à l'amitié, à l'alliance, à la foi des Portugais, si l'on nous voit abandonner lâchement ceux qui ont mis en nous leur confiance ? » L'histoire se répète ; et, dût l'avenir donner raison à ceux qui pensaient que la prudence est aussi du patriotisme, on peut être fier d'entendre encore de nos jours tomber du haut de la tribune française de pareils accents. — Dieu et Patrie, telles furent les deux passions qui animèrent les prédicateurs du Portugal. Religion et patriotisme, ce sont aussi bien les deux caractères de toute la littérature portugaise. Ce livre le montrera heureusement.

A. DES GRÉES.

A. — 46. HISTOIRE DU CARDINAL PIE, évêque de Poitiers, par Mgr BAUNARD, prélat de la Maison de Sa Sainteté, etc. 2 vol. in-8 de xvi-682 et 829 p. (1886). Paris, Oudin 15 francs.

Mgr Baunard vient d'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance des catholiques. L'histoire du cardinal Pie mettra le sceau à sa grande et légitime réputation d'écrivain. Rien d'aussi important, croyons-nous, rien d'aussi achevé n'était encore sorti de sa plume. Il était difficile de rendre d'une manière plus fidèle, plus saisissante, la noble physionomie de l'évêque de Poitiers.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces pages, c'est le calme parfait, la modération, et cet accent d'absolue sincérité qui exclut le soupçon même de tout esprit de parti. L'auteur, ainsi d'ailleurs qu'il en avertit dans sa belle préface, écarte soigneusement tout ce qui serait de nature à provoquer ou à ressusciter d'anciennes querelles entre les enfants soumis de l'Église.

Mais il est historien, et il se croit le droit et le devoir de dire la vérité ; ce n'est pas pour autre chose qu'on écrit l'histoire. Et si quelqu'un s'offensait d'entendre exposer les faits et rappeler les événements dans toute leur intégrité, du moment où l'auteur y apporte cet esprit de charité, ce respect des personnes si conformes aux enseignements de l'Église et des souverains Pontifes, il ne devrait alors s'en prendre qu'à lui-même, et il prouverait jusqu'à l'évidence qu'il a d'autres soucis que ceux de la vérité.

Il faut dire que Mgr Baunard, avec une grande sagesse, selon nous, se tient, dans son récit, sur le véritable terrain de l'histoire, et ne s'amuse pas à raconter des anecdotes plus ou moins authen-

liques, des incidents sans portée, qu'un historien sérieux doit dédaigner et laisser à la plume légère des chroniqueurs.

L'ouvrage se compose de deux volumes in-octavo, de près de sept cents pages chacun, et l'auteur fait entendre qu'il ne reculerait pas devant un troisième, si on lui signalait des omissions ou des lacunes qu'il fût utile de combler.

Nous venons de lire ces deux volumes, et nous l'avons fait, non-seulement sans fatigue, mais avec le plus grand plaisir, et souvent avec une véritable admiration.

Il y a, dans cette manière d'écrire l'histoire, quelque chose qui charme et qui repose, parce qu'on y sent l'absence de toute passion, si ce n'est la saine et tranquille passion de la vérité.

On pourrait dire que l'histoire du cardinal Pie se confond, en grande partie, avec l'histoire de l'Église de France, depuis 1840 jusqu'au pontificat de Léon XIII. A partir de son sacerdoce surtout, il est le témoin intelligent et attentif de tout ce qui intéresse la religion chez nous, et prend une part plus ou moins active à ses luttes, à ses épreuves et à ses victoires. Or, qui dira quels flots d'événements ont passé sur notre pays, dans cet espace de temps qui forme une si notable partie du dix-neuvième siècle !

Une analyse du livre de Mgr Baurard exigerait un long travail ; ce n'est pas le rôle de *la Bibliographie*. Il faut lire, il faut étudier cette vie, une des plus belles, au point de vue religieux, une des plus édifiantes et des plus instructives des temps où nous vivons. Nous nous demandons même, à quelle époque de notre histoire il faudrait remonter pour trouver un prélat qui ait réuni, au même degré, la piété, les hautes facultés de l'intelligence et la science des choses sacrées. Nous croyons que le cardinal Pie restera une des plus grandes figures de l'Église de France, et que sa réputation, loin de diminuer, ne fera que grandir. Son œuvre, en effet, n'est pas l'œuvre d'un jour ni d'une époque ; c'est l'œuvre de tous les temps, parce que c'est une œuvre éminemment doctrinale, et que la doctrine ne vieillit pas.

D'autres prélats ont déployé sous nos yeux autant de zèle, autant d'éloquence, se sont montrés aussi habiles écrivains ; quelques-uns peut-être, autant et plus que lui, ont passionné leurs contemporains ; aucun n'a mieux conservé les traditions de l'enseignement de la foi, aucun n'a porté plus haut la science du docteur et les qualités du pontife. Par l'ampleur et la sûreté de sa doctrine, par l'abondance et la majesté de son style, il rappelle la manière de plusieurs Pères

travaux, et même à s'engager au service d'une pieuse famille de Chartres, pour être plus près d'Edouard et pourvoir à ses besoins.

La même disposition de tendresse et de reconnaissance se manifeste dans toutes les relations de l'abbé Pie. Ceux qui l'avaient une fois obligé ne sortaient plus de sa mémoire ni de son cœur. Qui dira sa respectueuse affection pour M. Lecomte, curé de la cathédrale de Chartres, cet homme rempli de science, de piété, de délicatesse et de modestie, à qui l'on offrit plusieurs fois la dignité épiscopale sans qu'il consentit jamais à l'accepter ? Qui dira son attachement pour M. Chouet, supérieur du petit séminaire de Saint-Chéron, pour l'abbé Féron, vicaire de la cathédrale, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer ?

Mais le vrai protecteur, le vrai père de l'abbé Pie fut le vieil évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals. Il avait deviné dans le jeune clerc, auquel il avait conféré la tonsure, une future lumière de l'Église. Il le prit en amitié, l'envoya faire ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, le rappela à Chartres et ne tarda pas à l'attacher à sa personne en qualité de vicaire général. Il fut bientôt avéré pour tout le monde, que le jeune prêtre était devenu le bâton de vieillesse du pontife et comme la lumière de ses yeux. La vénération pleine d'amour, vouée par Mgr Pie à son bienfaiteur ne devait jamais se démentir. Il dut cependant se séparer de lui dans plus d'une circonstance. Le vieil athlète, si énergique dans ses revendications pour la liberté d'enseignement, avait conservé sur plusieurs questions théologiques, et principalement sur le pouvoir de l'Église romaine, certains préjugés gallicans absolument en désaccord avec les idées de l'abbé Pie. Mais celui-ci, même en combattant les opinions de son vieux père, resta le fils le plus respectueux et le plus reconnaissant. On vit alors, et ce fut un beau spectacle, comment l'amour de la vérité l'emporte, dans les grandes âmes, sur toutes les considérations humaines, et aussi comment on peut contredire un adversaire, sans compromettre les droits de l'amitié et les saintes lois de la charité.

Mais nous ne devons pas nous attarder plus longtemps à ces détails.

L'abbé Pie avait trente ans quand il fut nommé vicaire-général ; quatre ans plus tard, le 25 avril 1849, M. de Falloux, ministre de l'instruction publique et des cultes, le faisait nommer évêque de Poitiers, malgré ses protestations et les influences auxquelles il eut recours pour se soustraire au fardeau.

Le voilà évêque. c'est-à-dire dans sa vraie vocation ; évêque, c'est sa caractéristique. Les amis d'un autre grand prélat avaient coutume, en parlant de celui-ci, de dire simplement : *l'évêque* ; à leurs yeux cette désignation suffisait. En réalité, l'évêque de notre époque, ce fut Monseigneur Pie.

Dans son discours d'intronisation, il débuta par ces paroles de Saint-Hilaire : *episcopus ego sum* ; c'était son portrait ou mieux son histoire en trois mots. Dans ses discours, dans ses écrits, partout et toujours, c'est l'évêque qui paraît. Il trouve bon que d'autres se servent de la presse quotidienne ou de la brochure, pour combattre les erreurs, pour signaler les dangers qui menacent l'Eglise et la Société ; et certes, plusieurs le font avec autant de talent que de succès. Lui ne se reconnaît pas cette vocation. C'est du haut de la chaire, le plus souvent la crosse en main et la mitre en tête, qu'il expose la doctrine et défend les droits de la vérité.

Dès Saint-Sulpice, mais surtout plus tard dans ses discours à la cathédrale de Chartres, l'abbé Pie avait révélé quelles seraient les grandes lignes de son enseignement, quelles doctrines il s'efforceraient de faire triompher, quelles erreurs il attaquerait sans trêve. Sa première, sa plus ardente passion, fut l'amour des doctrines romaines. Combattre avec Pierre pour être couronné avec Pierre, se plaisait-il à dire, avec Yves de Chartres. Toute sa vie il s'efforça d'accélérer ce mouvement qui poussait l'Europe, la France surtout, au centre de l'unité. Il fut l'admirateur passionné de Pie IX, vers lequel gravitaient alors l'esprit et le cœur de toutes les églises du monde, et dont les vertus et le noble caractère contribuèrent si puissamment à faire cette unité, l'un des plus grands événements du dix-neuvième siècle. Monseigneur Pie, en retour, fut aimé et admiré du saint Pontife, et celui-ci dans les plus graves circonstances, soit qu'il fallut proclamer la vérité, soit qu'il fallut condamner des erreurs, aimait à le consulter et s'inspira plus d'une fois de sa pensée et de ses écrits. Il fut l'ami de dom Guéranger, l'éminent abbé de Solesmes, que ses travaux sur la liturgie romaine ont rendu immortel ; l'ami de Monseigneur Parisi, l'éloquent défenseur de la liberté d'enseignement ; l'ami de Louis Veuillot, l'intépide polémiste, lui aussi grand admirateur de Pie IX, et que le saint Pontife paya de son zèle et de son dévouement par une tendre affection ; l'ami de Monseigneur de Ségur et de toute cette phalange d'orateurs et d'écrivains dont le mot d'ordre était la défense et l'exaltation du

Saint-Siège. Mais on peut dire que Monseigneur Pie fut le véritable chef de cette armée. Les Pères du Concile du Vatican s'en souvinrent, quand ils lui décernèrent à l'envi l'honneur d'être le rapporteur du *Schema* en faveur de l'infaillibilité pontificale.

Mais il ne se contentait pas d'enseigner la saine doctrine ; il combattait sans trêve les erreurs les plus en vogue, et dont quelques-unes trouvaient un point d'appui parmi les défenseurs les plus zélés des grands intérêts du pays. Mgr Pie était de ceux qui croient qu'aucune erreur n'est inoffensive, et que les idées fausses finissent toujours par porter leurs fruits, par se traduire dans les faits et s'incarner dans la vie des peuples. L'humanité va où la pousse le courant des doctrines. Dans son ensemble, elle est d'une logique inexorable ; elle tire fatalement les conséquences des principes une fois posés. Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ou un peu plus tard, mais elle ira jusqu'au bout. C'est le ruisseau jaillissant du sol et prenant son cours vers la mer ; il pourra faire de longs détours, couler plus ou moins rapidement, remonter même en apparence vers sa source ; mais un jour ou l'autre, ses eaux finiront par se perdre dans l'Océan. La vérité sauve les nations comme les fausses doctrines les pervertissent et les ruinent. Diminuer, atténuer la vérité dans l'âme d'un peuple, c'est le plus grand des attentats. Aussi les questions de doctrines sont-elles les plus importantes qui puissent occuper les esprits sérieux, et tout remède qui ne tend pas à combattre l'erreur, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est qu'un palliatif dont l'inutilité ne peut tarder à frapper tous les yeux.

Telle était, si nous ne nous trompons, l'intime pensée de Mgr Pie. Il ne se contenta donc pas de combattre l'erreur notoirement hostile à l'Évangile ; il dévoila les dangers de certaines doctrines fort spécieuses et fort séduisantes, et d'autant plus à craindre que leurs défenseurs travaillaient avec plus d'ardeur au bien public et aux intérêts de l'Église.

C'est principalement dans ses *trois synodales sur les erreurs du temps*, qu'il développe ses merveilleuses facultés d'écrivain, de théologien et de polémiste. « A ses yeux, lisons-nous dans Mgr Bannard, le *naturalisme* est le fond de toutes ces erreurs. C'est à lui qu'il livra trois batailles rangées, dans trois instructions synodales qui déjà ont pris place à côté des illustres victoires que la vérité catholique, dut, en d'autres siècles, et sur d'autres terrains, à la plume d'Athanase et d'Hilaire, d'Augustin et de Jérôme, de Bellar-

min et de Bossuet. La grande synthèse catholique rapidement présentée dans la première de ces pièces, reproduite dans la seconde avec de nouveaux détails, s'épanouit dans la troisième, avec une majesté souveraine, opposant sa forte unité à la variété multiple des systèmes de naturalisme qui se partagent les esprits à l'époque présente. »

« Il y a le naturalisme prétendu catholique qui admet le règne de Jésus-Christ dans l'ordre des choses privées, mais l'évince absolument dans l'ordre des choses publiques. Il y a le naturalisme abstentionniste qui professe ne pas s'occuper de la révélation et se croit en droit de s'en tenir aux lumières et à la conduite de la simple nature. Il y a le naturalisme déiste qui nie carrément la révélation. Il y a le naturalisme athée, panthéiste, sceptique, qui des gymnases allemands est venu trôner dans les chaires du Collège de France. Tel est le cercle d'erreurs dans lequel roule notre siècle. L'évêque entra résolument en campagne contre elles... plein d'une ardeur guerrière, de laquelle la compassion chrétienne n'est pas absente, il rétablit Jésus-Christ dans son divin héritage. » T. II, p. 216.

Cousin, Jules Simon et d'autres philosophes spiritualistes étaient spécialement visés, et même nommés au courant de la discussion ; le libéralisme catholique de son côté était atteint et recevait une blessure dont il ne devait point guérir.

« Mgr Pie, tout en se prêtant aux exigences des temps, n'accorde pas qu'il faille se contenter de maintenir platoniquement et abstractivement la thèse et ses principes, mais il entend qu'il y ait pratiquement effort vers la réalisation de l'idéal chrétien. « Qu'est-ce que des principes dont on peut indéfiniment ne pas tirer les conséquences ? demande la synodale. N'est-ce pas pratiquement éliminer la thèse que de la reléguer indéfiniment dans les souvenirs du passé ou les nuages de l'avenir ? Qu'est-ce que des lois fondamentales de la société, sans lesquelles la société peut néanmoins subsister et prospérer etc. » « En résumé, la constitution chrétienne des sociétés est de *droit*. Elle n'existe plus de *fait*, et c'est un *malheur* dont il faut tenir compte, mais le *devoir* d'y revenir n'en subsiste pas moins, et l'*intérêt* vital des sociétés le demande. » T. II, p. 217.

Bientôt l'Encyclique : *Quanta cura* et le *Syllabus* de Pie IX ; plus tard l'Encyclique : *Immortale Dei* de Léon XIII devaient donner à ces doctrines l'immuable sanction de l'autorité apostolique.

Certes, les catholiques auxquels l'évêque fait allusion étaient des

enfants dévoués de l'Église; ils avaient fait leurs preuves, et avaient rendu, par leur parole et leurs écrits, de grands services à la cause religieuse. Leur piété était sincère. Mais dans la fumée du combat, ils avaient fini par ne plus bien distinguer l'ennemi et menaçaient de tirer sur leurs troupes. A force de demander pour les catholiques le droit commun qu'on leur refusait, ils en étaient venus à se persuader que cette situation était la seule possible et même la seule désirable dans un état chrétien. A quelques-uns même, la liberté de conscience et la liberté des cultes apparaissaient comme un véritable progrès, et ils les revendiquaient comme le dernier mot de la civilisation moderne. En un sens, c'était la négation du règne social de Jésus-Christ sur l'humanité rachetée par la croix. Non pas que ces hommes ne désirassent ardemment ce règne de la vérité, mais ils étaient persuadés que, d'une part, le pêle-mêle des idées qui avaient cours, la difficulté ou plutôt l'impossibilité de s'entendre sur les doctrines; de l'autre, le danger d'une protection légale quelconque qui pouvait, un jour ou l'autre, dégénérer en despotisme, tout leur faisait un devoir de proclamer la liberté comme le but suprême des revendications catholiques. Pour eux, l'hypothèse tendait à devenir la thèse, et c'est sur cet expédient qu'ils voulaient établir l'avenir des nations chrétiennes. Il y avait là un danger immense; Mgr Pie ne se lassa point de le signaler; la vigilante sollicitude des souverains Pontifes, et, il faut le dire, la docile soumission de presque tous les partisans de ces doctrines, ont fait disparaître un péril qui n'existera bientôt plus, nous l'espérons, qu'à l'état de souvenir.

Nous ne dirons rien du genre de prédication adopté par Mgr Pie; il faut lire cela dans son histoire. Rappelons seulement qu'il était l'homme de la Bible; que sa connaissance de l'Écriture sainte tenait du prodige, et qu'il en faisait, dans ses écrits et son enseignement, les plus merveilleuses applications. Il n'eut pas d'égal en ce genre. Les souvenirs du texte sacré jaillissaient de sa mémoire comme d'une source inépuisable. On était ébloui et stupéfait des analogies, des rapprochements qu'il découvrait entre les faits bibliques et les événements contemporains. Si parfois, il parut à quelques-uns avoir poussé ces rapprochements jusqu'à une sorte de subtilité, on peut leur rappeler que saint Augustin, lui aussi, dans les plus belles conceptions de son génie, ne se garda pas toujours d'un goût exagéré pour les antithèses.

Mgr Baurard nous dépeint avec les plus intéressants détails,

l'administration de Mgr Pie, pendant ses vingt et un ans d'épiscopat, administration aussi active que féconde. Les ordres religieux d'hommes, les congrégations de femmes furent l'objet de sa plus constante sollicitude. Les Bénédictins de Solesmes, qu'il établit dans l'antique abbaye de Ligugé, les Dominicains de la province de Lyon qu'il appela dans sa ville épiscopale, les Pères de la Compagnie de Jésus qui fondèrent, sous ses auspices, le collège Saint-Joseph, et dont quelques-uns devinrent plus tard professeurs à la Faculté de théologie de Poitiers, les Oblats de Saint-Hilaire dont il fut le père et le fondateur, les Chanoines réguliers de Notre-Dame de Beauchesne, les religieuses de la Croix-de-Saint-André, les religieuses du Sacré-Cœur, les Carmélites, etc., furent tour à tour l'objet de sa bonté, de ses encouragements et de son appui.

L'avènement de Mgr Pie à l'épiscopat coïncida avec une ère de liberté, dont l'Église n'avait pas joui depuis longtemps. Les évêques en profitèrent pour réunir de tous côtés des conciles provinciaux, dont un des fruits les plus importants fut un nouvel élan de l'Église de France vers l'unité romaine. La province ecclésiastique de Bordeaux se distingua entre toutes ; les conciles de Bordeaux, d'Agen, de La Rochelle, de Poitiers, dont Mgr Pie fut l'âme, et dans lesquels il eut parfois à combattre les idées et les tendances de quelques-uns de ses éminents collègues, furent pour la province d'Aquitaine la source de nombreuses réformes et d'utiles institutions.

Le livre de Mgr Baurard touche aussi à ce que nous pourrions appeler la vie politique de Mgr Pie. Le prélat était légitimiste et professait pour le comte de Chambord un attachement respectueux et une admiration qui ne se démentirent jamais. Il faisait hommage au Prince de tous ses écrits ; le Prince, de son côté, aimait à correspondre avec lui, et s'empressait de demander ses lumières et ses conseils, dans les plus graves occasions. M. Henry de Vanssay, un des plus anciens et des plus fidèles serviteurs de la royauté exilée, était habituellement leur intermédiaire, et il a pu fournir à l'auteur de précieux renseignements sur la nature de ces relations.

Mgr Pie fut aussi en rapports avec l'Empereur Napoléon III, et celui-ci professait, pour l'évêque de Poitiers, une grande estime à laquelle se mêlait peut-être un certain dépit de savoir le prélat dans es rangs de l'opposition dynastique. Ils se virent en plusieurs rencontres, et toujours dans les termes de la plus parfaite courtoisie. Tout en déplorant les fautes du gouvernement impérial, et en les

signalant avec une énergie qui lui valut la persécution, il ne pouvait s'empêcher de rendre justice aux qualités personnelles du Prince, et surtout à sa bonté et à sa générosité. Mais quand la politique du gouvernement, à partir de la guerre de 1859, devint évidemment révolutionnaire, il en dénonça les tendances dans plusieurs discours qui causèrent une vive émotion, et dont quelques-uns resteront célèbres. Tous ces faits, qui tiennent à l'histoire, vivent avec leurs plus piquants détails sous la plume de Mgr Baunard.

La correspondance de Mgr Pie, avec plusieurs de ses amis, fournit aussi à l'auteur de précieuses informations; correspondance avec Mgr Dupont des Loges, avec Dom Guéranger, avec M. Eugène Rendu, avec Louis Veuillot, avec Mgr Gay, et surtout avec M. Jules de l'Estoile, ancien officier du génie, démissionnaire en 1830, et auprès duquel l'abbé Pie, vicaire à la cathédrale de Chartres, avait passé les vacances de 1842, au château de Lande-Chasle. A partir de ce jour, une véritable intimité ne cessa d'exister entre les deux amis, et aucune source n'a été plus utile à Mgr Baunard que leur volumineuse correspondance.

Nous aurions encore beaucoup à dire; mais nous avons déjà dépassé les limites d'un compte-rendu. Le rôle de Mgr Pie au Concile du Vatican fut des plus importants. Nommé le second dans la commission de *la foi*, il fut élu, comme nous l'avons dit, rapporteur du *Schema* sur le dogme de l'infailibilité. Son attitude, avant et pendant le Concile, fut d'une réserve extrême. En dehors de l'Assemblée et des commissions, il gardait habituellement le silence et fuyait le tumulte des discussions de parti. Mais il est permis de se demander si aucun des Pères travailla plus assidûment et plus utilement que lui. Mgr Baunard, avec une discrétion et un tact parfaits, indique, sans insister, les divisions qui se produisirent alors parmi les prélats. Tout est dit avec une modération et une charité qui pourraient servir d'exemple à tous ceux qui assument la tâche glorieuse, mais difficile, de fournir des documents sérieux à l'histoire de l'Église.

Après ce grand événement, la santé de Mgr Pie commença à décliner, sans rien lui enlever toutefois de ses merveilleuses facultés, et sans ralentir ses travaux. Pendant la guerre de 1870, nous le voyons se faire tout à tous, prodiguer ses soins aux malades, aux blessés, aux soldats qui luttèrent encore pour l'honneur de la France aux abois. Il fait entendre ses grands enseignements sur les

causes qui ont produit nos désastres, et sur les remèdes les plus propres à nous guérir.

La mort de Pie IX fit à son cœur une incurable blessure. Le Pape Léon XIII, qui succéda au grand Pontife, donna à l'évêque de Poitiers les mêmes marques d'estime et d'affection que lui avait prodiguées son prédécesseur; il le nomma cardinal, et indiqua clairement que c'était sur son zèle et son habileté qu'il fondait ses plus grandes espérances, dans le triste état où se trouvaient les affaires de la Religion en France. Ceux qui trouvèrent que, dans ces douloureuses circonstances, le rôle du cardinal Pie avait été un rôle singulièrement effacé, verront, en lisant Mgr Baudard, que le grand prélat suivait, en ce moment même, la règle souveraine de toute sa vie, c'est-à-dire l'obéissance sans réserve aux ordres du souverain Pontife.

Mais la fin approchait. Rarement on vit une carrière mieux remplie que celle du cardinal de Poitiers. Il avait combattu le bon combat, sans autre préoccupation que de servir la cause sacrée de l'Église. Il avait refusé tout ce qui, de près ou de loin, aurait pu le distraire de cette unique pensée. Il ne consentit jamais à se laisser porter comme candidat aux assemblées, et s'obstina à rester simple évêque de Poitiers, quand on voulut le transférer à l'archevêché de Tours et à celui de Lyon.

Dans les derniers temps, il avait associé à son administration, en qualité d'auxiliaire, Mgr Gay, évêque d'Anthédon, dont il avait pu apprécier la piété, la haute intelligence, les grands talents d'écrivain ascétique et les éminentes vertus. Mgr Gay fut plus qu'un auxiliaire pour l'évêque de Poitiers : il fut un ami dévoué, un frère, un autre lui-même.

Comme un vaillant soldat, le cardinal Pie eut la gloire de mourir sur la brèche. Malgré son extrême fatigue, il voulut accomplir la promesse qu'il avait faite à son ami Mgr Sébaux, évêque d'Angoulême, d'officier dans sa cathédrale, le jour de la Pentecôte, et de présider la réunion des œuvres ouvrières catholiques de la contrée. Comme toujours il fut admirable, il fut applaudi. Toutes ses paroles, tous ses conseils respiraient le plus pur dévouement à la vérité, à l'Église, au Saint-Siège. Ce fut un triomphe, mais c'était le dernier. Dans la nuit du 18 mai 1880, il mourut sans agonie, ayant travaillé jusqu'à la fin, comme un bon et fidèle serviteur.

Nous le répétons, Mgr Baudard, en écrivant la vie du cardinal Pie, a fait une grande œuvre, au point de vue littéraire, au point de

vue historique, au point de vue doctrinal, une œuvre qui restera et sera un des plus précieux documents de l'histoire de l'Église à notre époque. Nous ne savons s'il a tout dit, mais il a dit l'essentiel. Nous croyons surtout qu'il a trouvé la vraie note qui convient à ce genre d'ouvrage : l'amour de la vérité et le respect des personnes. Il aura contribué à faire connaître et aimer ce grand évêque, une des gloires de notre temps, dont la majestueuse figure commence déjà à prendre les traits d'une statue antique, tant il réunit en sa personne, comme dans un ensemble harmonieux, les talents, la science et les vertus des plus glorieux pontifes qui ont illustré l'Église de France.

J. DU BASCHAMP.

5. — 47. **HISTORICA ET CRITICA INTRODUCTIO IN USTRIUSQUE TESTAMENTI LIBROS SACROS.** Prælectiones quas in Germania... et Romæ... habebat Rudolphus CORNELY S. J. Volumen I: *Introductio generalis*. 1 vol. gr. in-8, de 742 p. (1885). Paris, Lethielleux. 12 francs.

Sans attendre l'achèvement (apparemment prochain) de sa Bible latine-française avec commentaires, la maison Lethielleux vient de commencer une autre publication de science scripturale, qui promet d'être encore plus considérable. Il s'agit, cette fois, d'un *Cours* complet d'*Écriture sainte* en latin, qui doit comprendre, non-seulement des commentaires continus sur tous les livres sacrés, mais encore des traités spéciaux sur les sciences auxiliaires de l'exégèse, telles que l'*archéologie* et la *philologie bibliques*, le tout précédé d'une ample *Introduction historique et critique* aux deux Testaments. Personne ne contestera l'opportunité d'une œuvre pareille, supposé qu'elle soit exécutée par des hommes imbus des principes de l'exégèse traditionnelle de l'Église, et parfaitement au courant des travaux qu'elle a produits, en même temps que des découvertes réalisées de nos jours dans les domaines où la science peut se rencontrer avec la Bible. Les savants religieux nommés comme les auteurs principaux de la nouvelle publication, sont de ces hommes, nous pouvons le dire en dehors de tout esprit de corps ; car ils ne sont pas inconnus. Du reste, deux volumes déjà parus permettent d'augurer ce qu'ils feront. Nous parlerons un peu plus tard du *Commentaire sur Job* par le P. Joseph Knabenbauer. Aujourd'hui nous nous arrêterons au volume qui ouvre toute la collection, à l'*Introductio generalis*, due au P. Rodolphe Cornely, professeur d'Écriture-Sainte au collège Romain.

Les manuels d'introduction biblique bien faits ne manquent pas précisément, et l'on pouvait se demander s'il y avait besoin d'en accroître le nombre. Le P. Cornely, qui se pose lui-même cette question, toujours délicate pour un auteur, y répond très sagement, croyons-nous, dans sa petite préface. De ces ouvrages, les meilleurs, dit-il, ne profitent guère qu'à un pays, vu la langue dans laquelle ils sont composés; et presque tous omettent ou traitent trop sommairement des questions fort importantes aujourd'hui. Il fait ici allusion surtout à l'histoire du *canon* des livres inspirés et à celle de *l'exégèse catholique*. Ces deux questions occupent, en effet, près de la moitié de son volume, soit 320 pages sur 732; et nous dirons tout de suite que cette étendue nous paraît bien justifiée. Mais donnons, avec une courte analyse, une idée de ce que l'ouvrage de P. Cornely a de particulier.

Viennent d'abord quelques pages de prolégomènes sur le but de *l'Introduction biblique* et sur les formes diverses qu'on lui a données, depuis les premiers docteurs de l'Église qui ne la séparaient pas de l'exégèse, jusqu'aux époques modernes, où elle est devenue une science spéciale, participant à la fois de l'histoire littéraire et de la critique. L'introduction *générale* qui suit (p. 19), contient trois dissertations. La première, consacrée à *l'Histoire du canon des deux Testaments*, ne remplit pas moins de 210 pages. On y trouve réunis et discutés à fond tous les documents qui nous apprennent quels livres ont figuré aux diverses époques dans le recueil des écrits reconnus comme inspirés, soit chez les Juifs, soit au sein de l'Église chrétienne. C'est une démonstration complète et éclatante de la légitimité du *canon* défini par le Concile de Trente, et si violemment attaqué aujourd'hui, non-seulement par tous les rationalistes, mais encore par la plupart des protestants soi-disants orthodoxes. Nous observons que le P. Cornely admet comme probable l'existence d'un double canon chez les Juifs, l'un propre aux Juifs de Palestine, comprenant les livres dits protocanoniques, et qu'il croit avoir été fixé par Edras; l'autre reçu chez les Juifs hellénistes, qui renfermait de plus tous nos livres deutérocanoniques. Il établit sagement que ce second canon, approuvé par le Sauveur et les Apôtres et transmis par eux à l'Église, a pour lui la pratique constante et universelle de tous les siècles chrétiens, et il réduit à leur valeur, qui est nulle, les objections tirées des usages en apparence contraires de telle ou telle église particulière de l'Orient et des hésitations, d'ailleurs purement théoriques, de saint Jérôme et de

Pie IV, sollicitée par Charles IX (1564), sécularisa l'abbaye d'Aurillac et toutes ses dépendances. Presque aussitôt la guerre civile, allumée par les protestants, acheva la destruction. Des titulaires séculiers continuèrent sans doute à recueillir les fruits des diverses fondations, pendant qu'ils en acquittaient ou en faisaient acquitter plus ou moins exactement les charges ; mais, comme ils n'étaient point gênés par le vœu de pauvreté, plusieurs, nous avons des raisons de le penser, firent passer lambeaux par lambeaux dans leurs familles telle ou telle portion de l'héritage de saint Géraud. La révolution est enfin venue effacer jusqu'à cette ombre du passé : *etiam periere ruinae*. Les descendants actuels des heureux vassaux du Bon Comte ont perdu jusqu'au souvenir de la liberté et de la prospérité de leurs ancêtres.

L'abbaye d'Aurillac ne fut pas seulement un présent de la Providence à des populations privilégiées pour assurer pendant des siècles leur indépendance et leur prospérité temporelle, elle a largement contribué à la civilisation générale. Les grands hommes sortis de son sein sont connus ; qu'il nous suffise de citer Odon de Cluny, Guillaume d'Auvergne et la gloire scientifique du Moyen-Age, Gerbert, qui devint le pape Sylvestre II. Mais nous voulons rapporter, à ce sujet, les paroles mêmes de Mgr Bouange (t. II, p. 29) : « Le docte et pieux évêque de Chartres, Jean de Salisbury, rend hommage à la science profonde, à la vaste érudition des moines d'Aurillac... L'un des meilleurs vœux du bienheureux Comte se réalisait pleinement : au dixième siècle, son monastère avait été le berceau du principal renouvellement des lettres ; il continuait à être le rendez-vous d'un grand nombre d'intelligences d'élite... Nos abbés employèrent les revenus de leurs possessions à fonder ou à doter dans leurs domaines des églises et des écoles, afin d'assurer, autant qu'il était en eux, le bonheur de leurs sujets par l'institution religieuse et littéraire, ils députaient ordinairement à la direction de ces écoles, au gouvernement de ces églises, des moines ou des clercs séculiers élevés dans l'abbaye. »

L'œuvre de Mgr Bouange est un monument. Elle s'impose désormais à quiconque veut étudier à fond l'histoire de France. Le vénérable auteur a dû y consacrer, pendant sa vie entière, les heures que les devoirs du saint ministère n'ont pas remplies. La mort ne lui a pas permis d'y mettre la dernière main. La moitié de l'avant-dernier et le dernier chapitre tout entier ont été rédigés sur les notes du docte évêque, par un écrivain bien cher à l'auteur et bien

digne d'achever cet important travail. Il cache son nom par modestie; nous respectons sa discrétion.

Chaque volume est enrichi de nombreuses pièces justificatives. Qu'on nous permette de signaler, parmi les documents les plus intéressants : *la Vie de saint Géraud*, par saint Odon de Cluny ; *les Lettres royales de Charles le Simple en faveur de l'abbaye* ; *les bulles de Nicolas II, d'Alexandre II et de Grégoire VII confirmant les privilèges de l'abbaye* ; *la bulle de sécularisation* fort intéressante parce qu'elle relate en détail la constitution intérieure de l'abbaye et de ses dépendances ; enfin, *la Charte de l'un de ses prieurés*, type du régime paternel établi dans toutes les terres de l'Abbaye. On fera bien de conseiller la lecture de cette dernière pièce à nos législateurs républicains ; ils y apprendront l'art, non pas de plumer la poule sans la faire crier, mais l'art bien préférable de ne pas la plumer du tout.

J. TRÉSORAC.

A. — 81. **THÉODORE WIBAUX**, *zouave pontifical et jésuite*, par le P. Ch. DU COËTLOSQUET, s. j. 1 vol. in-16 de 446 p. (1885). Paris, Retaux-Bray. 3 fr. 50.

La biographie d'un zouave pontifical et d'un jésuite ne peut manquer d'être édifiante, mais convenons qu'elle est désespérante pour l'écrivain qui voudrait intéresser par la nouveauté du sujet. Le cadre où se renferme ce récit est connu d'avance. Tout a été dit sur les zouaves ; et comment nous intéresser à la vie obscure d'un jeune religieux tombé au seuil de sa carrière ? L'auteur a heureusement triomphé de cette difficulté. Passant rapidement sur la légende du régiment pontifical, il nous fait pénétrer dans la vie intime du zouave, et pour nous permettre de l'étudier à loisir, l'écrivain s'efface constamment devant son héros. Grâce à une correspondance, pleine d'abandon et d'intérêt, nous voyons se dessiner d'elle-même une physionomie d'une puissante originalité, nous voyons une nature sensible, ardente, généreuse, se transformer sous l'action de la grâce et marcher, non sans regimber parfois contre l'aiguillon, au but marqué par Dieu. De là, un intérêt dramatique qui nous tient toujours en haleine. Ni la biographie du zouave ni celle trop courte, hélas ! du jésuite ne languit un instant.

Le zouave. — Le métier des armes allait peu aux goûts naturels de Théodore Wibaux et cependant l'honneur de servir le Saint-Siège fut

le rêve passionné de son enfance. En 1867, il terminait le cours de ses études, Tout lui souriait au collège de Marcq. A proximité de sa famille, l'affection de ses maîtres et de ses camarades, des succès brillants étaient bien faits pour le retenir au pays natal. Cependant un attrait plus puissant entraînait irrésistiblement vers Rome. Le moment était grave. La trop fameuse convention de Florence touchait à son terme. Dans quelques jours le drapeau français devait cesser de protéger Rome ; et l'armée italienne, postée à la frontière pontificale, s'appêtait à l'invasion. Théodore n'avait que dix-sept ans et commençait sa philosophie. M. Wibaux, un chrétien de forte trempe, se faisait une trop haute idée d'un défenseur du Saint-Siège, pour reconnaître à son fils une si belle vocation. Il eût fait encore opposition, bien longtemps peut-être, si notre jeune philosophe n'eût triomphé des résistances paternelles par une heureuse inspiration. Théodore consulta L. Veuillot. La réponse de l'illustre écrivain fut prompte et décisive : « Cher petit frère, vous auriez à peine le temps
« d'arriver pour le moment de l'exécution. Cependant si j'étais sûr
« qu'il vous restât une heure, le temps de vous ranger sur le seuil
« du Vatican et de mourir, je vous dirais : partez, n'attendez même
« pas un baiser de votre mère. » Quinze jours après, Théodore faisait l'exercice sur la place de Saint-Pierre à Rome et montait la garde sous les fenêtres du Vatican. Notre collégien avait enlevé sa vocation avec entrain mais le sacrifice fut vivement senti. Les premières lettres de Rome nous révèlent combien la séparation coûta au cœur du volontaire pontifical : « Ah ! vous me manquez bien, écrit-il en arrivant à Rome. Pardon à tous des peines que je vous ai causées. Quand je songe à nos adieux, j'ai toujours comme un remords de n'avoir pas témoigné assez d'amour et de reconnaissance. J'aime à redire tous vos noms, il faut que je vous dise encore une fois que mes pensées sont pour vous. Ne croyez pas que je me repente de mes projets. Non ! mais mon cœur est violemment bouleversé. Je suis encore un enfant, je n'ai pas dix-huit ans ; je ne vous ai jamais quittés. La croix est lourde pour mes épaules, et mon cœur est tout saignant. Ma position ne serait pas tenable, si je n'avais devant les yeux les promesses du Ciel. Allons, chers parents, je veux rester chaste, je veux être fort, courageux, digne de vous. Les premiers jours de la vie militaire sont durs. Mon Dieu, c'est pour vous. Merci, mon Dieu de m'avoir choisi pour le défenseur de la bonne cause. » Le pauvre exilé résolut de se consoler de l'absence de sa famille en lui communiquant ses impressions de

chaque jour et presque de chaque heure. Il commença donc son journal avec une naïveté d'enfant dont il ne se départit jamais. Il fut fidèle à sa promesse, mais Dieu sait au prix de quels sacrifices. Pour fournir la tâche filiale, il a dû parfois se lever avant la diane, souvent veiller le soir. Il lui a fallu écrire ces lettres dans la chambre, au corps de garde, pendant une halte, entre deux marches forcées, la veille de l'attaque, au soir du combat, en prenant pour appui, tantôt son sac ou le lit de camp, tantôt un pan de mur ou l'affût d'un canon. Aussi ces pages sont-elles toujours vivantes et infiniment variées. Elles reflètent son âme, le milieu où il vit, le paysage qui se déroule sous ses yeux. L'événement est décrit au moment même où il s'accomplit; l'impression, crayonnée dans sa vivacité, est jetée sur le feuillet où elle ne se refroidira plus.

En parcourant cette correspondance, vous voyez Rome et ses dômes majestueux, vous entendez le carillon de ses tourelles retentissantes, vous respirez la brise embaumée de son printemps, l'encens de ses fêtes et la poudre des combats livrés pour sa défense. Mais surtout, il vous est donné de vivre de la vie du régiment, de comprendre l'idée vraie, le type du zouave pontifical sans analogue dans l'histoire. Le zouave tel que le décrit Théodore, et surtout le zouave dont il voulait reproduire l'idéal est un mélange des attributs les plus variés. Il est par excellence le pèlerin de Rome, et son principal soin, en dehors du service militaire, est de visiter les Basiliques, de se prosterner aux tombeaux des apôtres, de vénérer les reliques des martyrs. Logé le plus souvent dans les cloîtres, il couche sur la dure et vit comme un moine. Dans les épidémies il se fait sœur de charité, veille au chevet des cholériques délaissés, et, puisque les croque-morts se mettent en grève, il faut qu'il emporte sur ses épaules des cadavres en putréfaction. Dans le train ordinaire de la vie, il est d'une verve véritable, d'une gaieté à dérider les antiques statues de Rome. Sur le champ de bataille, il se bat comme un chevalier, et, si la lutte est impossible, il aspire encore à verser son sang et à tomber en martyr *pro Petri sede*. Tel est le portrait du zouave qui ressort des descriptions de Théodore Wibeaux. Nous y trouvons aussi le tableau animé de la vie du régiment. Les espérances et les déceptions, les élans de l'enthousiasme et les ennuis du vulgaire métier, les rires et les pleurs s'y entremêlent comme les bons et les mauvais jours. Rien n'y manque, rien n'est oublié pas même la plus délicate des épreuves, les délices de Capoue si redoutables aux natures les mieux trem-

pées. « Je veux rester chaste, écrivait le conscrit à sa mère, je veux être fort, courageux. » Trois ans plus tard, il lui pourra adresser ces lignes touchantes : « Comme présent de fête, je t'apporte un cœur pur et pieux, avec la promesse de rester toujours ce que je suis. » Le secret de sa force fut la prière et en montrant son crucifix, il pourra s'écrier : « Voici le compagnon inséparable de mon existence, le témoin de toutes mes prières, de toutes mes joies, de toutes mes luttes ; il s'est usé sur mon cœur et sur mes lèvres. Que de fois dans l'ardeur de la passion, l'ai-je serré convulsivement entre mes mains, comme l'on fait à une planche de sauvetage. » La pensée de foi qui avait inspiré la vocation militaire de Théodore ne le quitta pas un instant et le soutint pendant les quatre années qu'il passa au service du Saint-Siège. Il eût voulu rester simple soldat du Pape. La fortune militaire lui sourit et l'éleva au grade de sous-lieutenant. Il assista et se signala à la bataille de Mentana, au choléra d'Albano, à la défense de Rome en 1870 et enfin au glorieux fait d'armes de Patay. Il avait voué sa vie à son cher régiment et il ne déposa son épée que le jour où le régiment lui-même cessa d'exister. Il resta toujours zouave par le cœur, et jusqu'à son dernier soupir, il porta sur sa poitrine, comme une précieuse relique, un morceau du drapeau pontifical et sur l'enveloppe qui le renfermait, il écrivit ces vers du comte de Beaufort :

Nous aimions, saint et cher drapeau,
A voir tes larges déchirures,
Et comme un vieux guerrier, tu nous semblais plus beau
Plus tu nous montrais de blessures.

Le Jésuite. — Après le licenciement des zouaves, tout fut changé pour Théodore. Jusque-là la route était si bien tracée qu'il suffisait de marcher les yeux fermés et de suivre le drapeau, mais la fin du régiment le jeta brusquement en face de l'inconnu. Une retraite pouvait seule l'éclairer : elle fut décidée en principe. Mais quitter sans retour l'uniforme, renoncer à jamais à l'espoir de rentrer à Rome en vainqueur, c'était un rude sacrifice pour un officier de zouaves. Aussi quand il lui fallut tailler dans le vif du cœur et jeter aux quatre vents les espérances de sa jeunesse, sa main trembla. Quatre mois se passèrent dans l'incertitude, l'ennui et les plus indicibles tortures. Pour en finir, il se décida à prendre le chemin de Saint-Acheul. Ce n'est qu'au prix d'une lutte violente contre les défaillances de la nature, qu'il sortit vainqueur de

l'épreuve. Après de terribles assauts, il enlevait sa vocation de jésuite comme il avait enlevé sa vocation de zouave avec une vaillance toute chrétienne. « Désormais je ne rêve, ni ne chante ; l'air de ce couvent m'étouffe », disait-il en franchissant le seuil de Saint-Acheul ; mais le sacrifice consommé, il entonna un hymne d'actions de grâce qui fut le chant de toute sa vie. Pendant les onze années de sa carrière religieuse, on eût pu entendre, comme aux plus beaux jours d'Italie, « certaine musique chanter dans son cœur sur la note de l'affection ». Plus que jamais il pouvait donner carrière aux nobles élans de son ardente nature. Dès le premier jour, sa ferveur et sa générosité en firent le modèle des novices. Pour lui la règle était une consigne et il la remplissait avec une ponctualité militaire. La verve et l'*allegria* du zouave reparaissaient aux jours de vacances et faisait régner dans les récréations la plus franche gaieté. Pendant ses années de régence, il réalisa le type du professeur apôtre. Témoin ces jeunes élèves du collège de Boulogne qu'il mena de sixième en troisième au pas de course et au cri de : Vive Pie IX ! Témoin aussi la première division du collège d'Amiens, qu'il disciplina militairement comme une compagnie de zouaves et qu'il passionna pour toutes les nobles causes. Après l'exécution des décrets, le jeune religieux fut envoyé au scolasticat de Jersey. Là, il tourna toute son ardeur à l'étude. Les austères leçons de la théologie allaient moins à cette âme d'artiste et de poète, que les riantes perspectives de la littérature. Mais il voulait devenir un savant et un saint et il n'épargna rien pour vaincre sa répugnance. Il s'aperçut bientôt que la science sacrée cache sous ses dehors sévères les beautés littéraires et les poétiques grandeurs et il excella en théologie comme il excellait en littérature.

Il excella surtout en piété. Le Sacré-Cœur était resté depuis Patay la pensée dominante de son esprit et l'âme de sa dévotion. Il aimait à se dire l'enfant, le chevalier, l'apôtre du Sacré-Cœur. Il voua sa vie à cet apostolat.

Au commencement de 1882, Léon XIII disait dans une audience particulière à un jésuite, qu'il fallait à l'Église des victimes de bonne volonté. Ne s'en trouverait-il pas dans la Compagnie, où il ne manque pas d'âmes généreuses ? Théodore avait prévenu le désir du Pape. Il avait déjà fait cette oblation généreuse et l'avait consignée dans un pieux testament dont le Sacré-Cœur se déclara l'exécuteur fidèle et empressé. Au mois de juin 1882, le jeune religieux était emporté après une maladie de quelques jours. A l'heure où la nou-

velle de cette mort arrivait à Roubaix, au sein de sa famille, un de ses frères revenait du pèlerinage de Jérusalem. Il rapportait une lettre que Théodore lui avait confiée pour être déposée dans le trou de la croix du Calvaire. Madame Wibaux l'ouvrit et apprit, en lisant les lignes suivantes, le secret de la mort de son fils : « Sur ce mont
« du Calvaire, je fais le sacrifice de ma vie au Sacré-Cœur, je l'offre
« pour la France, l'Église, la Compagnie,... pour la canonisation de
« Pie IX... pour le régiment, Charette, le Pape régnant et pour tous
« les miens. Théodore, enfant du Sacré-Cœur. » Touchant et naïf détail, au bas de cette supplique étaient tracées les lettres R.S.V.P. Nous savons maintenant si la réponse se fit attendre. Nous l'avons vu, le jour même où le pèlerin remettait à sa mère le pieux message, à Jersey, M. Wibaux recevait la réponse du Ciel et fermait les yeux de son héroïque enfant.

Pour donner une juste idée de cette vie, il eût fallu en citer de nombreuses pages. Toutes sont pleines d'enseignements et le lecteur ne peut les parcourir sans intérêt et sans émotion. Cette lecture sera particulièrement utile aux jeunes gens. Il est difficile de leur présenter un plus aimable modèle et de leur fournir des exemples d'une plus attrayante vertu.

P. L. T.

Ancien zouave et jésuite.

A. — 82. VIE DU BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE,
deuxième maître général de l'ordre des frères prêcheurs, par le
R. P. Fr. Joseph-Pie MOTHON, du même ordre, lecteur en S. Théologie.
1 vol. In-12 de xiii-381 p. (1885). Paris, Victor Palmé. 3 fr. 50.

Le grand ordre de Saint-Dominique a été l'objet de beaucoup d'études au cours de l'année présente (1885) : les travaux du P. Denifle, de MM. E. Bernard et Douais, ont surtout eu pour résultat de faire connaître le rôle des dominicains comme maîtres de l'enseignement théologique dans les écoles au treizième siècle. Ce rôle semble avoir été assigné à l'ordre des Frères Prêcheurs dès son origine ; mais c'est surtout durant le généralat du bienheureux Jourdain de Saxe, qu'il prit un grand développement.

Ce n'est pas à ce point de vue spécialement que se place le R. P. Mothon. Il nous apprend qu'il avait composé son ouvrage pour le placer dans *l'Année dominicaine* ; mais involontairement la richesse du sujet l'entraînant, il donna à son travail un développement tel qu'il ne pouvait plus entrer dans son cadre. Fallait-il renoncer à le

publier ? De bons juges ne l'ont pas pensé, et nous leur en savons gré, car nous avons maintenant une excellente monographie d'un serviteur de Dieu, qui a joué un très grand rôle dans l'Église et que beaucoup ne connaissent pas suffisamment. Il est bien vrai que en 1873, le R. P. Antoine Danzas publia deux volumes fort savants intitulés : *Études sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*. — *Le bienheureux Jourdain de Saxe*. Ce travail d'une très haute valeur ne s'adressait pas à tous les lecteurs de nos jours. Celui du R. P. Mothon peut être lu par les personnes même les plus occupées ou les moins accoutumées à de longues lectures. Le but évident de l'auteur est surtout d'offrir une lecture pieuse ; les points qui se rattachent plus spécialement à des questions scientifiques sont traités dans l'appendice, divisé en huit notes d'une importance réelle. Je signalerai spécialement la première (p. 326) et la huitième (p. 370).

Pour donner une idée du rôle du bienheureux Jourdain de Saxe, il nous suffira de transcrire une page de son véridique historien : « Le treizième siècle a été pour l'Ordre son âge d'or et sa période de formation complète. Dominique, Jourdain, Raymond de Pennafort, Jean le Teutonique, Humbert de Romans ont été les principaux ouvriers de cette grande œuvre, envoyés chacun à son heure par la Providence pour remplir une mission spéciale.

« Quel est le rôle du bienheureux Jourdain dans cet épanouissement de la famille dominicaine ? Thierry d'Apolda et Humbert de Romans tous deux contemporains de notre bienheureux, voulant laisser à la postérité le tableau de la genèse de l'Ordre se sont rencontrés pour nous dépeindre, presque dans les mêmes termes, le rôle providentiel du bienheureux Jourdain. « Cher à Dieu et aux hommes, le bienheureux Jourdain, dit Thierry d'Apolda, dilata la gloire de l'Ordre, et lui conquit une multitude de sujets excellents. Alors le nombre des enfants du Seigneur croissant, l'Ordre s'épanouit comme une tige plantureuse et se mit à couvrir la terre entière de ses rameaux. » « Le soin principal de maître Jourdain, dit encore Humbert de Romans, fut de dilater l'Ordre en vue du salut des âmes. »

« Ainsi donc, Jourdain a été le propagateur du nouvel ordre des Prêcheurs, comme Dominique en avait été le fondateur, comme Jean le Teutonique, Raymond de Pennafort et Humbert de Romans en seront plus tard les organisateurs. Tous les dons de nature et de grâce que le Seigneur lui avait prodigués, concoururent à ce but.

qui sont relatives au mode d'éclairage et au temps de pose jusqu'aux insuccès et à leurs causes. Nous ne craignons pas de dire que l'amateur photographique qui suivrait à la lettre les indications de M. Vieuille réussirait presque constamment. Ce petit livre contient tout ce qu'il faut et rien de plus, et c'est là une qualité qui a bien son mérite. Il est pratique, et ce qui est plus, il est inspiré par le désir d'être utile et de faire profiter ceux qui s'en serviront d'une longue expérience qui ne compte plus les succès.

A. BOUILLET.

4. — 137. **VIE, APOSTOLAT ET ÉPISCOPAT DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DONNET**, archevêque de Bordeaux, avec portrait et *fac-simile* par M. l'abbé Etienne POUGEONS. 1 vol. in-12 de xvi-366 p. (1885). Paris, OEuvre de Saint-Paul. 3 fr. 50.

La vie et l'apostolat des évêques ont toujours exercé, dans la société française, une influence décisive. Coopérateurs attitrés des *Gesta Dei*, les évêques ont mis de tout temps, dans l'évolution civile et politique de la patrie, une quantité considérable de lumière, de vertu et de dévouements, et parce qu'ils avaient puisé ces forces dans la grâce divine, ils imprimaient au mouvement national, une fermeté plus féconde, ils assignaient à chaque règne une plus solide splendeur. Pendant les quatre derniers siècles, nos évêques, pas tous, mais un certain nombre, avaient dévié vers certaines idées de particularisme et diminué d'autant la fécondité de leur action publique. A partir de 1830, une réaction s'accuse ; Lamennais, le premier en ce siècle, a poussé le cri d'alarme et posé le programme prophétique des réformes nécessaires. Lui tombé, des carrières de travail s'ouvrent pour des hommes qui ont été la plupart ses disciples, mais qui ne gardent plus, de ses idées, que la dévotion au Saint-Siège et sont par là plus aptes à remettre la France dans la ligne providentielle de ses traditions. Thomas Gousset abat l'erreur rigoriste et gallicane ; Prosper Guéranger fait répudier l'hérésie liturgique ; Pierre Louis Parisis ouvre la carrière en matière politique de controverses épiscopales ; Vuillot dans la presse, Lacordaire à Notre-Dame, Montalembert à la tribune, Bonnetty, dans les revues savantes, combattent les combats du Seigneur. Autour d'eux se groupent les bons ouvriers ; la France met ce dernier siècle en harmonie avec les gloires de ses commencements.

Or, parmi les évêques thaumaturges, si l'on peut ainsi parler, de

ce dix-neuvième siècle, parfois si étrangement hostile, parfois si vivement sympathique à l'Église, il en est plusieurs qui ont travaillé surtout à dissiper ses préjugés pour l'amener définitivement à résipiscence. A côté des évêques de combat, il était bien juste qu'on trouvât des évêques plus enclins à la conciliation. Dans cette nuance, avec ce caractère, je pourrais citer une liste de noms ; je n'étonnerai personne en disant que parmi les noms qui doivent y trouver place, figure au premier rang, le nom du cardinal Donnet, le spirituel et aimable archevêque de Bordeaux.

Dieu avait placé son berceau dans un temps et dans un pays de persécution ; son père était un brave médecin ; sa mère, une héroïne ; enfant, il avait reçu la bénédiction des confesseurs et des martyrs. Il semble que ces pronostics le prédestinaient à l'horreur pour le monde ; l'enfant conçut, au contraire, ce sentiment de douceur angélique, arme plus puissante que toutes les armes. Jeune étudiant, il fut quelque temps un souffre-douleurs : c'était son noviciat ; dans les concours, il était, au surplus un moissonneur de lauriers. Prêtre en 1819, vicaire à la Guillotière, curé d'Irigny, il n'eut d'abord à exercer le saint ministère que sur des terrains volcaniques. Au milieu du conflit des passions, il sut les vaincre en s'élevant au-dessus par la sagesse de ses conseils et sa mansuétude. Un instant professeur à Belley, il avait pris goût à l'éloquence ; il entra à l'école des hautes études en la maison dite des Chartreux de Lyon. A la demande de Mgr de Chilleau, archevêque de Tours, il devenait bientôt supérieur des missionnaires de Saint-Martin et évangélisait à ce titre les principales villes de la Touraine. Un peu avant 1830, rappelé par ses supérieurs, il était nommé à la cure, de Villefranche, et, en 1835, Mgr de Forbin Janson, évêque de Nancy le faisait préconiser son coadjuteur. Tel est autant qu'on peut l'indiquer sommairement, le cadre de ce premier volume de la vie du cardinal Donnet.

La méthode de l'auteur, pour remplir ce cadre, ne consiste pas à isoler les questions pour les approfondir scientifiquement ; il suit l'ordre rigoureusement chronologique ; mais sans négliger les informations générales qui éclairent les grands faits, il recherche les détails et cependant les précise avec la dernière exactitude. C'est par là qu'il excelle. On le prendrait pour un de ces vieux témoins qui, appelés devant un tribunal, élucident le point de fait, non par des ripostes courtes et catégoriques, mais en prodiguant les informations. Son objectif, d'ailleurs, n'est pas d'avancer à la façon des

mémoires judiciaires, en enchaînant des affirmations qu'il appuie de preuves. En cheminant, il ne s'astreint pas à la rigueur géométrique ; si un incident se présente, il s'y arrête et nous donne, par exemple, d'assez longs détails sur les affaires de l'abbé Bautain en 1835 et sur les vicissitudes pédagogiques de Juilly comme école libre. Le style est, à la manière du récit, d'un brave homme sans prétention, qui trouve que tout est bien dit quand c'est clairement dit. L'intérêt du récit est d'ailleurs tel qu'on lit le volume sans avoir besoin de s'enquérir des témoins cités, des témoignages produits, des citations, ni des agréments que peut offrir le style. Nous croirions que l'auteur, avec ou sans préméditation, a voulu s'effacer pour faire mieux ressortir son héros. C'est l'envers de Plutarque, qui, à force de sertir ses personnages, finit par les noyer tous dans l'éclat de sa gloire ; ou plutôt c'est le Plutarque chrétien, humble et modeste, qui ne songe qu'à rendre au mérite l'hommage de la vérité, et à glorifier par cet hommage, Jésus-Christ dans son Église.

M. Étienne Pougeois n'a point à craindre, au surplus, que sa modestie produise l'effacement. Les lettres ecclésiastiques et en particulier l'histoire, lui doivent des biographies de Lamoricière, de Dupanloup, de Barral, de Gallard, de Pie IX et de Léon XIII ; les vies plus détaillées du cardinal Gousset et de Mgr Parisi ; une histoire de la Salette et un recueil de documents sur l'Encyclique *Quantà curâ*. Ce sont des livres dont on parle peu, mais tout le monde les lit, et ceux qui écrivent trouvent à y profiter. *Serve bone et fidelis, Euge !*

JUSTIN FÈVRE

Vicaire-général

A. — 138. VIE DE JEANNE D'ARC, d'après les chroniques contemporaines, par Guido GÖRRÉS. Traduit de l'allemand, par Léon BOUÉ. Deuxième édition, revue et corrigée par le traducteur sur la dernière édition allemande. 1 vol. in-8 de xviii-412 p. (1886). Paris, Lecoffre. 3 fr. 50.

Ce livre a pour auteur Guido Gœrres, le fils de ce grand Joseph Gœrres que Napoléon appelait la cinquième des grandes puissances confédérées contre lui ; il a été écrit pour montrer Dieu et sa providence dans l'histoire. Il est précédé d'une préface signée Joseph Gœrres, dans laquelle on reconnaît tout de suite la griffe du lion. Quelle belle page de philosophie de l'histoire ! A la vie de Jeanne la guerrière, l'auteur commence par comparer celle de Nicolas

de Flue, qui vécut vingt ans dans la solitude, sans prendre aucune nourriture ; vie écrite par le même Guido Gœrres pour démontrer la même thèse : intervention de Dieu dans les affaires de ce monde.

Quel contraste ! D'un côté, la solitude la plus complète dans les Alpes de la Suisse ; un ermite qui a séparé du monde ses sens, son cœur et son esprit ; qui s'est privé de la nourriture matérielle, et a fini par n'avoir plus besoin d'aliments pour son existence physique !

De l'autre, le monde avec son tumulte, avec ses luttes, ses combats et le fracas de ses batailles ; des forteresses assiégées et délivrées ; des assauts donnés et repoussés ; des royaumes perdus et reconquis ; d'orgueilleux princes humiliés, et d'autres précédemment abaissés, élevés de nouveau ; des armées, jusqu'alors battues, devenant victorieuses ; et des soldats, depuis longtemps accoutumés à la victoire, fuyant frappés d'une terreur panique ; des cris de joie et des cris d'épouvante au milieu de ces événements, de ces alternatives d'angoisse et de transports de joie, de détresses et d'acclamations enthousiastes ; au centre de leur tourbillon, une tendre jeune fille revêtue de la cuirasse, combattant avec un courage et une force héroïque, et, dans l'espace d'une année, renouvelant toute la face des choses ; puis, au terme de sa carrière, disparaissant dans les flammes d'un bûcher.

Le présent ouvrage raconte comment toutes ces choses se sont passées ; il montre la liaison intime des événements.

Sous l'ancienne loi, quand Israël s'éloignait de sa vocation, Dieu le faisait châtier par le Philistin ou par l'Assyrien. Il en est de même pour la France sous la loi de grâce. Quand la France trahit l'Église, dont elle a pour mission d'être le bras droit, Dieu suscite contre elle quelque voisin pour la punir : soit l'Anglais, comme au quinzième siècle ; soit l'Allemand, comme de nos jours. La guerre de Cent ans fut le châtement du grand schisme d'Occident. La nation française et ses chefs, humiliés et châtiés par de superbes rivaux, furent mis sur le bord de l'abîme ; mais ils n'y tombèrent pas. Le monde moderne, partagé en plusieurs peuples, devait demeurer dans cet état. Déjà, dans le lointain, se préparait la Réforme, et plus loin encore la Révolution ; or, ni l'une ni l'autre ne devaient trouver l'Angleterre et la France sous un même sceptre, parce que les calamités, issues de ces deux fléaux, eussent été centuplées. C'était en outre la destinée des Français de devenir entre les mains de Dieu, dans les âges suivants, un fouet et un aiguillon pour les

enfants aux écoles chrétiennes et demandent au lit de mort les secours de la religion.

L'affirmation de l'article premier du Concordat reste indéniable autant que le droit de l'Église à se dilater librement. Par-contre, une hypothèse anti-concordataire, ce serait la prétention des successeurs non catholiques du premier consul à exercer les prérogatives que leur refuse explicitement l'article dix-sept.

Au sujet des nominations d'évêques et de curés, M. de Gabriac observe avec justesse que l'Église est non seulement une grande école de respect, suivant le mot de Guizot, mais aussi une grande école de diplomatie. Il l'assure avec son expérience, puisqu'il a manié pendant deux années le Concordat, cet *instrument de paix*. Sur cette condescendance amie qui ne s'arrête qu'aux extrêmes limites de la conscience, il a de belles pages (71-75).

La question souveraine est celle du budget ecclésiastique. S'il est refusé, c'est la séparation des deux pouvoirs ; le grand Acte de 1801 n'est plus qu'un souvenir. Que ceux qui veulent les prêtres les payent, a dit un fanatique de la libre ou plutôt de la serve pensée. Cette parole est la brutalité dans l'absurde. Si chacun ne payait que les services publics qu'il approuve, ce serait immédiatement l'anarchie et la dissolution sociale ; qui ne le voit ? Les habiles de la *politique strictement* (c'est-à-dire hypocritement) *concordataire* ne mettent pas cette grossièreté dans leur injustice. Ils partent d'abord de ce principe : le clergé est fonctionnaire de l'État ; principe archifaux en droit et en fait : en droit, puisqu'il supprime la divine constitution de l'Église ; en fait, parce que la plus haute juridiction civile l'a formellement nié. M. de Gabriac n'a pas eu la pensée de rappeler ces choses ; son argumentation est d'ailleurs pressante, irréfutable. Vainement les *modérés* se récrient, quand on réproche leurs iniquités budgétaires à l'endroit du clergé. Nous nous en tenons, disent-ils, aux chiffres fixés par les lois organiques. Pauvre excuse d'une hostilité systématique ! Est-ce que ces lois subrepticement ajoutées au Concordat n'ont pas été, dans la plupart de leurs dispositions, souvent désavouées et condamnées par le Souverain Pontificat ? Est-ce que l'indemnité, reconnue nécessaire et équitable par les spoliateurs même de l'Église, n'est pas notoirement au-dessous des allocations ecclésiastiques du budget, de plus en plus éliminées ou rognées ? Depuis 1801, des modifications ont été rendues indispensables par le renchérissement général. Ce renchérissement grandit toujours ; en même temps les traitements du

clergé baissent ou disparaissent. Voilà le visible acheminement à la séparation de l'Église et de l'État.

Dans une seconde partie, M. de Gabriac déduit logiquement les conséquences de cette mesure, non plus éventuelle, mais, hélas ! certaine, si l'énergie des catholiques n'arrête tout court les mauvais desseins. Et qui donc perdrait le plus dans cette rupture ? A coup sûr, ce ne serait pas l'Église ; les sectaires se trompent lorsqu'ils s'imaginent qu'elle lui serait mortelle. Non, l'Église ne serait pas *émiettée*, ainsi qu'ils le proclament. Elle resterait propriétaire des édifices sacrés qui, dans les villes et les campagnes, ont été pour la plupart élevés par la foi de nos pères, comme l'est sous nos yeux le monument de Montmartre. Le clergé se rallierait avec sa fidélité ordinaire à ses chefs hiérarchiques dont il recevrait docilement les instructions et les secours ; il puiserait dans son injuste délaissement cette popularité qui glorifie les victimes aux dépens des oppresseurs. Ceux-ci, au contraire, que gagneraient-ils ? partout les mécontents politiques profiteraient des dissensions religieuses. Les associations cléricales seraient interdites comme *factieuses* ; de là une persécution plus violente et des agitations profondes que les ennemis de l'ordre social exploiteraient. Ces prévisions de M. de Gabriac ne sont pas chimériques, mais prises dans le vif d'une situation. Malgré tout, la confiance de sa foi n'est pas ébranlée. Il célèbre avec une chaleureuse et calme éloquence les conquêtes du catholicisme d'année en année plus larges dans les deux mondes et jusqu'aux parages les plus lointains (p. 179, 83). A la bonne heure ; mais si les catholiques de France ne savent pas, Dieu aidant, se sauver par leur courage, seront-ils sauvés ? C'est le point d'interrogation qui se pose devant les menaces de l'avenir.

Le livre de M. de Gabriac est fait pour nous donner à tous force et vaillance. Il est agréablement et solidement écrit ; on y sent partout l'honnête homme, le chrétien convaincu, le patriote éclairé. Il se recommande à tous les amis de la justice et de la liberté, de la paix publique et de la paix des cœurs.

GEORGES GANDY.

3. 4. — 163. **ÉTUDES SUR VICTOR HUGO**, par LOUIS VEUILLOT.

Introduction, notes et appendice, par EUGÈNE VEUILLOT. 1 vol. in-12 de x-372 p. (1886). Paris, Palmé. 3 fr. 50.

« Ces *Études* ne parlent pas de tous les livres de Victor Hugo, n'examinent pas tous les actes de sa vie politique, et sont sobres sur

sa vie privée; cependant elles font connaître tout l'homme et toute son œuvre. » Ces premières lignes de l'avant-propos ne disent rien d'excessif. M. Eugène Vuillot a complété l'œuvre de son frère et nous pouvons, grâce à cette collaboration posthume, juger, en toute connaissance de cause, le poète déjà presque oublié. Pauvre Olympio ! Depuis plus de vingt ans il était si bien fini, vidé !

Victor Hugo avait certes bien des défauts. Il ne le croyait pas, intelligence très universelle et très humaine, c'est un trait peu saillant de son caractère. Plusieurs de ces défauts (c'est en ceci que le grand homme était original) ne sont point de ceux que le monde a coutume de traiter avec bienveillance.

Voici ce qu'il écrivait au sujet de sa famille :

En prose : « Le premier Hugo qui ait laissé trace, parce que les documents antérieurs ont disparu..... est un Pierre-Antoine Hugo, né en 1532, conseiller privé du grand-duc de Lorraine, et qui épousa la fille du seigneur de Bioncourt. »

..... Mes jours
Dans une humble roture ont commencé leur cours.

Et ceci écrit avant cela.

En réalité, comme M. Edmond Biré l'a péremptoirement établi, son grand-père était menuisier; son bisaïeul cultivateur; il avait deux tantes couturières, etc. (p. 3).

M. Hugo n'hésite pas à nous apprendre que sa mère n'était mariée que civilement à son père et qu'aimant beaucoup à lire, elle faisait *essayer ses livres par ses jeunes enfants*, afin de ne pas s'embarquer dans une lecture ennuyeuse. Pauvre femme ! D'après M. Edmond Biré, le général Hugo, marié *civilement* à la mère du poète, était, en outre, marié *religieusement* à Madame veuve d'Almé, avec laquelle il fit *légaliser* son union *religieuse* trois semaines après la mort de sa femme *civile* (p. 8 et 10). Tout cela ne donne pas beaucoup de lustre au mariage de la mère ni à la naissance du fils. On imagine sans peine ce que dut être l'éducation religieuse et morale de l'enfant. M. Eugène Vuillot a raison de conclure : « Ces détails expliquent bien des choses : ils jettent sur toute la vie de M. Hugo, sur toute son œuvre, des lumières dont il n'a pas lui-même la perception. »

Il avait du talent
Pour les vers
Mais point d'instruction
Ni de jugement
Ce qui lui attira des disgrâces (p. 111).

Après avoir ainsi révélé les attristantes misères de sa mère, on devine aisément quelles libertés il peut se permettre avec d'autres, et comme il doit peu lui en coûter pour trahir amis et le reste. « Il bat monnaie avec des souvenirs qu'on outrage en les divulguant » (p. 25), dit M. Eugène Vuillot. C'est la conclusion qui s'impose naturellement quand on a lu certaines pages de *l'autobiographie* de M. Hugo.

« Sa carrière politique n'a été qu'une longue huée (p. 123). » Ce n'est pas qu'elle ait été sans éclat. Il en reste au moins trois souvenirs qui ne manquent pas d'un piquant intérêt.

Le 18 octobre 1849, M. Hugo avait pris la parole au sujet du pouvoir temporel. Que dit-il ? Qui s'en souvient ? On n'oubliera pas de sitôt les deux premières phrases de la réplique de Montalembert : « Le discours que vous venez d'entendre a reçu le châtiment qu'il mérite : je parle des applaudissements qui l'ont accompagné. » Et comme la gauche protestait avec fureur, M. de Montalembert se reprit en aiguisant le trait : « Vous ne me permettez pas de dire que ce discours a reçu son châtiment ? Disons seulement qu'il a reçu sa récompense (p. 106). »

Le 16 juillet 1851, M. Hugo avait osé se plaindre que la tribune n'était pas libre : « Vous vous méprenez, lui dit M. de Falloux, la tribune a été libre pour tous vos amis, elle l'eût été pour vous. La majorité se résignait à vous entendre patiemment. Ne vous en prenez qu'à vous-même si tant de paroles amères lui ont fait sentir le contraste étonnant du personnage que vous faites, avec le personnage que vous avez été. Vous insultez la Restauration et vous avez été le plus pindarique des poètes royalistes ; vous insultez la monarchie de juillet et vous avez été le plus philippiste des pairs de France ; vous insultez le gouvernement de Louis Bonaparte et vous avez aspiré à faire partie de ce gouvernement (p. 121). »

Le lendemain, ce fut M. Baroche qui, d'une main vigoureuse, se chargeait d'administrer la correction à « l'enfant sublime » (p. 126). Un autre mot restera, il est encore de M. de Montalembert. Il est loin de faire honneur au caractère de Victor Hugo. « Mais c'est sa coutume, s'écriait à la tribune le grand orateur, après avoir prodigué l'insulte, il se dérobe par la fuite aux représailles qu'on a droit d'exercer contre lui (p. 140). »

Quant au poète, sa gloire est aussi bien mêlée :

Nul ne fit tant de vers, ni si beaux, ni si drôles.

Quelques pensées de M. Louis Veillot suffisent à le caractériser : « la hotte est pleine ! On y trouve de l'or, mais mêlé de gravier ; des perles, mais avec l'huître... (p. 177). » « On disait de La Fontaine qu'il portait des fables ; M. Hugo porte des odes, et le moindre vent qui l'effleure en fait tomber une. Elle peut n'être pas bonne : il y aura presque toujours quelque belle strophe, tout au moins quelques beaux vers ; ce sera toujours une forme d'ode. Lorsque la poésie n'y est pas, on y trouve encore l'écorce et la couleur de la poésie. Une seule qualité lui manque : le goût (p. 198). » « Le système, d'ailleurs, même dans le style noble, outre ses vices propres, a très amplement tous ceux de l'ancienne facture : l'emphase, le précieux, le guindé, le tortillé, le pathos melliflu, le pathos rocailleux, le pathos ronflant, tous les pathos ; et enfin, la lèpre contre laquelle on a le plus déclamé, la cheville ! Pour cela, M. Hugo est sans pareil. Jamais rimeur français n'a chevillé comme lui. Il y met plus que de l'audace, il cheville avec impudence.... Certaines pièces ne sont que des chevilles bout à bout : chevilles ciselées, sans doute, et placées habilement ! mais chevilles.... Cette facilité pour la cheville, jointe au fanatisme des rimes riches, engendre un autre abus très lamentable, le galimatias. Un peu de galimatias, quelquefois passe en poésie et même ne nuit pas ; mais toujours (p. 211) ! » « Je n'en connais pas qui ait eu l'idée de souiller autour de lui, et en même temps que lui, par d'obscènes images, toute la nature, et de communiquer aux arbres, aux fleurs, aux plantes, le privilège humain de l'impudicité (p. 163). » Rien ne manque au portrait, ni les défauts, ni les qualités.

Mais les défauts saillent d'autant plus qu' « il pratique le beau vers, ce beau vers sentencieux qui n'a que la taille réglementaire, mais si long qu'il semble faire le tour de tous les infinis. »

« Oh ! comme vous m'avez embêté... » disait *l'Âne* de M. Hugo. Cet âne a quelquefois le mot juste.

Le chef d'école a fait du bruit ; comme ce bruit est aujourd'hui imperceptible ! « On a retenu de la doctrine nouvelle ce qui devait rester : une rime plus sonore, un vers plus souple, un petit bagage de mots fâcheusement exclus du style noble, mais qui n'attendaient qu'un vrai poète pour y entrer, sans avoir besoin de renverser les murs (p. 199). »

N'oublions pas qu'il trouvait Voltaire « bête (p. 320). » Ce jugement, qui surprend toujours un peu, doit-il être inscrit à son actif ? Montaigne était-il doué d'une seconde vue, lui qui écrivait un jour :

« Le poète, dict Platon, assis sur le trépied des muses verse de furie tout ce qui luy vient en la bousche, comme la gargouille d'une fontaine, sans le ruminer et poiser; et luy eschappe des choses de diverses couleurs de contraire substance et d'un cours rompu (Essais, livre III). »

M. Eugène Veillot avait le droit de dire dans son avant-propos : « Ces *Études* ne parlent pas de tous les livres de Victor Hugo, n'examinent pas tous les actes de sa vie politique, et sont sobres sur sa vie privée; cependant elles font connaître tout l'homme et toute son œuvre. »

Ces *Études* ont encore un avantage. Elles nous font assister au développement du talent de Louis Veillot. Les premiers articles n'ont pas encore toutes les admirables qualités des derniers. Dans ceux-ci se manifeste, dans sa plénitude, cette qualité maîtresse qui comprend toutes les autres et qu'il définissait si bien; « Vous demandez ce que c'est que le goût?... s'il fallait le définir d'un mot, je dirais : c'est la tempérance, La tempérance règle l'imagination, discipline la force, empêche l'enthousiasme de se séparer du bon sens, qu'il fait resplendir (p. 200). »

M. Eugène Veillot a eu raison de compléter l'œuvre de son frère. Leurs talents, d'ailleurs, ont bien des traits de ressemblance.

. Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

JEAN ROUILLÉ.

4. 5 — 164. **ÉVOLUTION (I') ET LA VIE**, par DENYS COCHIN.
1 vol. in-16 de 308 p. (1886). Paris, G. Masson. 3 francs.

On appelle *évolutionnisme* une théorie cosmologique que le positiviste Herbert Spencer a mise en honneur. Elle consiste à expliquer toutes choses, depuis la formation des astres jusqu'aux phénomènes de conscience, par « l'intégration » des atomes. « L'évolution, dit M. Denys Cochin, n'est qu'une concentration, soit de la substance flottante des nébuleuses, soit des gaz carbonés autour d'une cellule végétale, soit des bêtes en un troupeau, soit des hommes autour d'un chef, soit des idées éparses et vagues qui se réunissent pour constituer une œuvre. » Rien de nouveau sous le soleil; la philosophie de Herbert Spencer ressemble étrangement à la *physique* des stoïciens : on sait que ces théoriciens du passé constituaient toutes choses par la concentration du feu, et les détruisaient par la dilatation, les ramenant ainsi dans le feu; ce double mouvement était

par M^{me} Chéron de la Bruyère. — Perspective du cercle, par Frédéric Dillaye.

Dessins de : Ed. Zier, Myrbach, Dillaye.

29 MAI. — Texte : Rouzétou, par S. Blandy. — La poste aux lettres, par Louis Paulin. — La tante Derbier, par M^{me} Chéron de la Bruyère. — Les pigeons militaires. — Le Cédron, par M^{me} Barbé.

Dessins de : Ed. Zier, Renouard, Myrbach, Faguet.

5 JUIN. — Texte : Rouzétou, par S. Blandy. — La vertu en France : L'héroïsme de la servante, par Maxime du Camp, de l'Académie française. — Les collections de papillons, par Maurice Daubin. — La tante Derbier, par M^{me} Chéron de la Bruyère. — La vaseline et les pâtisseries. — Le circuli-diviseur, par Albert-Lévy.

Dessins de : Ed. Zier, Tofani, Myrbach.

12 JUIN — Texte : Rouzétou, par S. Blandy. — La poste aux lettres, par Louis Paulin. — La tante Derbier, par M^{me} Chéron de la Bruyère. — La photographie en voyage, par Louis Rousselet.

Dessins de : Ed. Zier, P. Renouard, Myrbach.

Opuscoli religiosi letterarj e morali.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1885. — Au XIX^e siècle, par l'Académie Tassonienne. — Ad. Brigidì : Notice biographique sur Kor. Frizolio. — Vinc. de Vit : De quelques objections faites par un écrivain célèbre à l'Évangile de saint Luc à propos du recensement d'Auguste. — Léon XIII et le séraphique docteur saint Bonaventura. — Bibliographie et mélanges.

Revue catholique des Institutions et du Droit.

JUIN. — I. L'article 44 des organiques et le décret du 22 décembre 1812 ont-ils encore force de loi? par P. Brac de la Perrière. — II. Considérations sur la diplomatie au point de vue du droit (suite), par Adolphe d'Avril. — III. Le droit des gens dans l'antiquité (suite), par A. Gairal. — IV. Mgr Dupanloup et Jeanne d'Arc, par Pierre d'Arc. — V. De la responsabilité de l'État dans le cas de l'article 103 de la loi municipale (fin), par Léon Roux. — VI. Caractère juridique et vicissitudes du droit de propriété littéraire et artistique (suite), par D^r Wladimir Pappafava. — VII. Chronique du mois, par A. Desplagnes. — VIII. Bibliographie. — Table des matières du XXVI^e volume.

Revue des Deux-Mondes.

1^{er} JUIN 1886. — I. Jean-de-Jeanne, dernière partie, par M. Emile Pouillon. — II. Souvenirs du duc de Broglie. Le Ministère Martignac. — III. Psychologie d'une sainte. — Sainte Thérèse, par Arvéd. Barine. — IV. Le salon de 1886. — I. La peinture, par M. Georges Lafenestre. — V. Le jury et les avocats, par M. Arthur Desjardins, de l'Institut de France. — VI. La question de l'argent aux États-Unis, par M. A. Noireau. — VII. La correspondance de lord Beauconsfeld avec sa sœur, par M. Valbert. — VIII.

Revue littéraire. — La France juive, de M. Edouard Drumont, par M. F. Brunetière. — IX. Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — X. Le mouvement financier de la quinzaine. — XI. Bulletin bibliographique.

15 JUIN. — Le stage d'Adémar, par M. Rabusson. — Souvenirs du duc de Broglie. — La Révolution de juillet 1830. — L'état politique de la France en 1884, par Henri Germain. — Une ambassade au Maroc, par G. Charmes. — La question des torpilleurs, par le contre-amiral Du Pin de Saint-André. — Une excursion en Allemagne, par Ernest Lavisse. — Revue musicale. — Chronique.

Revue Générale.

JUIN 1886. — I. Les huguenots et les gueux, par M. J. de Petit. — II. Une histoire contemporaine, nouvelle, par Mile Léonie Dennit. — III. Le suffrage universel aux États-Unis, par M. Léopold Le Maire. — IV. Causerie sur l'art de dire, par M. Louis H. Heux. — V. Lettre de Paris, par Dancourt. — VI. Funérailles sous bois, par M. Charles Droupy. — VII. Le volontariat, par M. A. de S. — VIII. Liberia. — Table des matières du tome XLIII.

Revue du monde Catholique.

1^{er} JUIN. — I. Le mémoire de M. Gréard et l'enseignement libre, par J. Rouillé. — II. Le salon de 1886, par Eug. Loudun. — III. La question de la crémation au point de vue du christianisme, par de Hornsteir. — IV. L'instruction chez les Chinois, par P. Antonini. — V. La nouvelle Gœmogonie, par J. d'Estienne. — VI. Christophe Colomb et l'immaculée Conception, par le comte Roselli de Lorgues. — VII. Le roman d'un jésuite, par G. Beugny d'Hagerue. — Chronique scientifique, par le D^r Tison. — IX. Chronique générale, par Arth. Loth. — X. Memento chronologique, par Ch. de Beaulieu.

Le Tour du monde.

22 MAI. — A travers la Toscane, par M. Eugène Müntz. — 1882. — Texte et dessins inédits. — Treize gravures de Matthis, Ch. Barbant, Ch. Gontzwiller, Chapuis, G. Profit, Saint-Elme Gautier et Hildebrand.

29 MAI. — A travers la Toscane, par M. Eugène Müntz. — 1882. — Texte et dessins inédits. — Treize gravures de F. Néaulle, E. Ronjat, Saint-Elme Gautier, Bertrand, A. Deroy, A. Kobl, Taylor, Ch. Barbant et Chapuis.

5 JUIN. — Voyage d'exploration dans l'Utah et l'Arizona, Kanab et le plateau de Kaibab, par M. Albert Tissandier. — 1885. — Texte et dessins inédits. — Onze gravures d'Albert Tissandier, avec une carte.

12 JUIN. — A travers l'Alsace et la Lorraine, par M. Charles Grad, de l'Institut de France, député au Reichstag allemand. — 1884. — Texte et dessins, inédits. — Dix gravures de Lix, F. Niederhaeuser, et Taylor, avec deux cartes.

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

- Académie française : Réponse de M. Pasteur, directeur de l'Académie française, au discours de M. J. Bertrand, 78 ; — Discours de réception de M Ludovic Halévy, 170 ; — Réponse de M. Pailleron, directeur de l'Académie française, au discours de M. Halévy, 269.
- Bulletin bibliographique : janvier, 71 ; — février, 163 ; — mars, 249 ; — avril, 339 ; — mai, 433 ; — juin, 517.
- Chronique : janvier, 78 ; — février, 170 ; — mars, 266 ; — avril, 348 ; — mai, 433 ; juin, .
- Correspondance étrangère : Allemagne, Philosophie, 266 ; histoire, géographie, education, littérature, 348 ; — Angleterre, histoire, 443.
- Livres nouveaux : janvier, 88 ; — février, 183 ; — mars, 280 ; — avril, 358 ; — mai, 450 , — juin, 529.
- Poètes (les), 256.
- Réclamation de M. l'abbé Fabre, 336.
- Revue des recueils périodiques : du 20 décembre au 20 janvier, 90 ; — du 20 janvier au 20 février, 184 ; — du 20 février au 20 mars, 281 ; — du 20 mars au 20 avril, 360 ; — du 20 avril au 20 mai, 451 ; — du 20 mai au 20 juin, 530.
- Romans, 163 ; — 339 ; — 433.
-

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N^o 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ordinaire, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

- N° 3. — les ouvrages qui conviennent AUX JEUNES GENS et AUX JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. Indique les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et AUX MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
- *. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUE et de PIÉTÉ.
- †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement AUX ECCLÉSIASTIQUES.
- A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
- Y. — les livres absolument MAUVAIS.
- M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
- R. *Placée après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
- Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu *que par quelques-uns*, et pour des raisons *exceptionnelles*.

NOTA. — Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1-6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

A

5. Activité (l') dans les corps inorganiques. Les puissances de l'âme, par J. Gardair, 490.
4. Adieu (l'), par Ch. Callemard de la Fayette, 256.
4. Afghanistan (l'), les Russes aux portes de l'Inde, par Charles Simond, 283.
* Allocutions pour les jeunes gens, par Paul Lallemant, 453.
- Y. Amie (l') par Henri Rabusson, 163.
3. 4. Amiral (l') Courbet d'après les papiers de la marine et de la famille, par Emile Ganneron, 454.
4. R. Andalousie et Portugal, par l'auteur des *Horizons prochains*, 378.
- *. Augé (un petit) du ciel à sa mère ici-bas. Opuscule du P. Charles Antoniewicz, 71.
5. Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'an 1886, météorologie agriculture, hygiène, 437.
5. Anonymi libellus de vitis et miraculis patrum emeritensium Paulo diacono Emeritensi vulgo inscriptus. Excodice matritensi edidit, commentario pravo et notis instruxit C. de Smedt, 458.
5. Artisans (les) et domestiques d'autrefois, par M. Albert Babeau, 459.
4. Arquenay (sir Lionnel d'), par Jules Le Fèvre-Deumier, 433.
3. 4. A travers la Norvège, souvenirs de voyage, par L. Marcot, 284.
- R. A travers le ciel. Mélanges astronomiques, par E. Amigues, 253.

4. Au Bas Niger, par Édouard Viard, 5.
A. Au soir. Récits et souvenirs, par M. Léon Aubineau, 287.
M. Avec des rimes, par J. Germain-Lacour, 256.
M. A Victor Hugo. Lettre par Adrien Delpech, 256.
3. 4. Aztèques (les). Histoire, mœurs, coutumes, par Lucien Blart, 251.

B

- R. Baiser (le) de Maïna, par Robert de Bonnières, 339.
6. Bibliotheca Mariana de la Compagnie de Jésus, par Carlos Sommervogel, 72.
4. Bords (les) du Nil. Égypte et Nubie, par Charles Vienot, 363.
4. Boulogne (M. de), archevêque-évêque de Troyes, pair de France, par l'abbé A. Delacroix, 291.
4. Bréval (Mademoiselle de), par S. de Lalaing, 249.
4. Brune aux yeux bleus, par Madame Edwardes ; traduction de Madame Du Porquet, 339.
4. Bulgarie (la), par M. Louis Léger, 295.

C

4. R. Capitulaire (le) de Kiersy-sur-Oise (877), par Émile Bourgeois, 93.
3. 4. Cardinal (le) de Richelieu, étude bibliographique, par L. Dussieux, 465.
5. Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pélicier, évêque de Montpelier, ambassadeur de François I^{er} à Venise, publié par M. Omont, 468.
M. Chants (les) du prolétaire, par Marcel Durey, 256.
5. Choléra (le) n'est ni transmissible ni contagieux. Étude critique et pratique, par un Rationaliste, 364.
4. Christine Sorel, par l'auteur de *l'Héritier de Redcliffe*, 511.
4. R. Cité (la) chinoise, par G.-Eug. Simon, 158.
5. R. Civilisation (la) en Italie au temps de la Renaissance, par Jacob Burckhardt, traduction de M. Schmitt, 6.
*. Clefs (les) du Purgatoire. Recueil de prières, par A. R., 166.
4. Cléopâtre, par Henri Gréville, 163.
R. Combes (Mademoiselle de), par Fléchier, avec une notice par J. Sigaux, 97.
A. Comte (le) de Bizemont, par M. Charles de Montenon, 471.
4. R. Conquête du monde animal, par L. Bourdeau, 10.
Y. Contes (les) de la villa Coraly, par Ludovic de Vauzelles, 256.
3. Contes (trois) de Noël, par S. Blandy, 433.
A. Convertis (les premiers) au Christianisme, par M. l'abbé A. Laurent, 442.
5. R. Corps (le) et l'esprit, action du moral et de l'imagination, par le docteur Hack Tuke, ancien président de la Société médico-psychologique de Londres. Traduit de l'anglais par Victor Parant, 322.
3. Cours de géométrie élémentaire, par M. Vacquant, 366.
3. Cours de trigonométrie, par MM. Vacquant et Macé de Lépinay, 366.
3. 4. Cours élémentaire d'astronomie, par M. Delaunay, 342.
3. 5. Cours élémentaire de philosophie, par le R. P. Chabin, 187.
4. Crise (la) irlandaise, depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, par M. Édouard Hervé, 196.
4. Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre. La Bataille des Dunes, par le lieutenant-colonel Jules Bourelly, 512.

D

4. R. Dames (les) de Croix-Mort, par Georges *Ohnet*, 433.
 Y. Décadence (la) latine. Épopée curieuse, par Josephin *Péladan*, 339.
 *. De la prière, par l'auteur du Livre des novices et des Paillettes d'or, 515.
3. 4. Demoiselle (notre), par Pierre *Du Chateau*, 433.
 5. Dictionnaire des dictionnaires, par Mgr Paul *Guérin*, 513.
 5. Dictionnaire universel des Contemporains, par G. *Vapereau*, 514.
4. 5. Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam, auctore Bernado *Jungmann*, 17.
 †. Documenta generalia et specialia ad universam Theologiam spectantia seu decreta aliquot de rebus fidei et morum quæ a Romanis Pontificibus, Conciliis OEcumenicis et Congregationibus Romanis promulgata sunt a sæc. XIV ad sæcul. XIX, 437.
3. 4. Drame (le) de l'Aveyron, par Jacques *Brémond*, 433.
 4. Drame (le) musical, par Édouard *Schuré*, 500.
 Y. Drames (les) du peuple, par M. Armand *Renaud*, 256.

E

- *. Echo (un) des joies du Ciel, ou l'Âme aux pieds des autels, par l'auteur de « Allons au ciel ». Ouvrage approuvé par plusieurs évêques, 437.
- R. Éducation des filles de Fénelon, précédée d'une introduction, par Oct. *Gréard*, 97.
 4. Église (l') et l'État, par M. le marquis de *Gabriac*, 368.
 4. Église (de l') et de sa divine Constitution, par D. *Gréa*, 12.
 A. Églises (nos). Impressions chrétiennes, par l'abbé L. *Roger*, 150.
 5. Éléments de psychologie physiologique, par W. *Wundt*, professeur à l'Université de Leipzig. Traduit de l'allemand sur la deuxième édition avec l'autorisation de l'auteur, par le docteur Élie *Rouvier*, de Pignatier; précédés d'une nouvelle préface de l'auteur et d'une introduction, par M. D. *Nolen*, 102.
3. 4. Elle et moi, suivi de « la Vengeance d'une reine, » par Étienne *Marcel*, 433.
 M. Encensoirs (les), par Albert *Saint-Paul*, 256
3. 4. Escadre (l') de l'amiral Courbet. Notes et souvenirs. par M. *Loir*, 454.
3. 4. Espérit Cabassu. Exploits d'un mousse au Tonkin, par Alex. de *Lamothe*, 433.
 Y. Esprit (l') allemand, d'après la langue et les proverbes, avec plus de douze cents proverbes allemands recueillis et traduits par Pierre *Peugeot*, 513.
 4. Esprit (l') de Montaigne, choix des meilleurs chapitres et des plus beaux passages des « Essais, » disposés dans un ordre méthodique avec notes et commentaires, par le docteur C. *Saucerotte*, 514.
 4. Esprit (l') de Montesquieu. Sa vie et ses ouvrages. par A. *Charaux*, 302.
 4. Essai sur la synthèse des forces physiques, par le P. Ad. *Leray*, 476.
- R. État (l') et l'école, ou des devoirs et des droits de l'État en matière d'enseignement et d'éducation, par Louis *Wuarin*, 202.
4. 5. Étude pathologico-théologique sur sainte Thérèse; réponse au mémoire du P. G. Hahn, par le P. Louis de *San*, 105.
4. R. Études sur l'ancien droit et la coutume primitive, par sir Henri *Summer Main*, 342.
3. 4. Études sur Victor Hugo, par Louis *Veillot*. Introduction, notes et appendice, par Eugène *Veillot*, 371.

4. Évêques (deux grands) de Lyon : saint Just et saint Nizier, par le R. P. *Gouilloud*, 299,
4. 5. Évolution (l') et la vie, par Denys *Cochin*, 375.

F

4. Filles (les) de John Bull, par Max *O'Rell*, 438
4. R. Fin de la vieille France. François I^{er}. Portraits et récits du seizième siècle, par Madame C. *Coignet*, 378.
4. Fin (la) du monde en 1921, ou proximité de la fin des temps, par l'abbé *de la Tour de Noé*, 167.
4. R. Fléchier orateur (1672 1690). Etude critique par l'abbé A. *Fabre*, 207.
3. 4. Fleur (une) du pèlerinage de Benoite-Vaux : Vie et écrits de Mademoiselle Zoé Guillaume, par le P. H. *Fournel*, 385.
Y. Fleurs d'enfer, par Auguste *Barreau*, 254.
*. Fleurs et fruits de Manrèze ou souvenirs d'une retraite de huit jours (Exercices spirituels de saint Ignace, mis à la portée de tous les fidèles). A. M. D. G., 254.
5. Formation des principaux hydrométéores. Nouvelle théorie de la grêle, par J.-N. *Plumandon*, 211.
5. Fragments d'économie politique. La population, richesse nationale, appréciation vraie des principes de Malthus, le travail richesse du peuple, par le docteur Abel *Joire*, 106.
4. Français (les) en Russie et les Russes en France. L'ancien régime. L'émigration. Les invasions, par Léonce *Pingaud*, 212.
5. France (la) ecclésiastique. *Almanach annuaire du clergé*, 252.
4. Frères (les) Trois-Points, par Léo *Taxil*, 74.
A. Frontières (les) françaises et leurs défenses, par P. *Gaffarel*, 253.

G

4. Gaulois et Germains. Récits militaires, le siège de Paris, par le général *Ambert*, 20.
R. Genlis (Madame la comtesse de). Sa vie, son œuvre, sa mort (1748-1830), d'après des documents inédits, par Honoré *Bonhomme*, 97.
5. Grammaire comparée de la langue française, par C. *Ayer*. 21.
3. 4. Grammaire latine à l'usage des classes supérieures et des candidats à la licence ès-lettres et aux agrégations, par Salomon *Reinach*, 387.
5. Guerres (les) sous Louis XIV, par le comte *Pajol*, 110.
4. Guide pratique du photographe amateur, par G. *Vieuille*, 328.

H

4. Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, par le comte *de Bailion*, 112.
4. 5. Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques, par François *Lenormant*, membre de l'Institut, continuée par M. Ernest *Babelon*, 205.
4. Histoire contemporaine d'Angleterre, depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880 (1837-1880), par *MacCarthy*, traduit de l'anglais par Léopold *Goirand*, 114.
4. R. Histoire d'Allemagne. — Frédéric II et la Chute de l'empire germanique du moyen âge. — Conrad et Conradin, par Jules *Zeller*, 26.

4. R. Histoire de la littérature moderne. La Réforme, de Luther à Shakespeare, par *Marc-Monnier*, 122.
4. Histoire de la littérature portugaise, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par *A. Loiseau*, 122.
4. Histoire de la Monarchie de Juillet, par *Paul Thureau-Dangin*, 391.
- A. Histoire de M. Émery et de l'Église de France, pendant la Révolution et pendant l'Empire, par *M. Élie Méric*, 30.
- A. Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle, par *Paul Allard*, 309.
- A. Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers, par *Mgr Baurard*, 127.
4. Histoire du théâtre en France. Les comédiens en France au moyen âge, par *L. Petit de Julleville*, 393.
5. *Historica et critica introductio in utriusque testamenti libros sacros. Praelectiones quas in Germania... et Romæ... habebat Rudolphus Cornely*, 138.
3. 4. Homme (l') de la tour, par *Ernest Lionnet*, 433.
4. Huguenots (les) et les gueux, par *M. le baron Kervyn de Lettenhove*, 35.

I

5. Ilios, ville et pays des Troyens, par *Henri Schliemann*. — Résultat des fouilles sur l'emplacement de Troie et des explorations faites en Troade, de 1871 à 1882, avec une autobiographie de l'auteur, deux cartes, huit plans et environ deux mille gravures sur bois. Traduit de l'anglais par *Madame E. Egger*, 397.
- A. Indiana (l'), suite d'une Femme apôtre, par le même auteur, 438.
3. 4. Italie (l') moderne, par *Eugène Loudun*, 314.

J

- Y. Jadis et Nagnère, par *Paul Verlaine*, 256.
4. Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Electeur, d'après des documents nouveaux inédits. par *Ch. Joret*, 479.
4. 5. Jeanne d'Arc à Domremy. Recherches critiques sur les origines de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives, par *Siméon Luce*, 215.
3. 4. Journal du général Gordon. Siège de Khartoum, traduit de l'anglais, par *M. A. B.*, 432.
4. Journal d'un interprète en Chine, par le comte *d'Hérisson*, 40.
- Y. Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution (1791-1793), publié par son petit-fils *Édouard Lockroy*, 486.
3. 4. Jours (les derniers) de la marine à rames, par le vice-amiral *Jurien de la Gravière*, 15.
- M. Juvenilia, par *Etienne Dupont*, 256.

K

- M. Katia, par le comte *Léon Tolstoï*; traduct. de *M. le comte d'Hauterive*, 339.
4. R. Kéroualle (Louise de), duchesse de Portsmouth (1649-1734), par *H. Forneron*, 168.

L

4. Lâche (un), par lady A. Noël, 249.
4. R. Lalla Mouïna, par *Bou-Said*, 249.
5. Langage (le) intérieur et les diverses formes de l'aphasie, par Gilbert *Ballet*, 490.
4. Laprade (Victor de). Sa vie et ses œuvres, par Edmond *Biré*, 422.
4. 5. Leçons élémentaires de télégraphie électrique, par MM. *Michaut* et *Gillet*, 467.
- Y. Légendes d'âmes et de sangs, par René *Ghill*, 256.
5. Lettres de Louis XI, roi de France, publiées d'après les originaux pour la société de l'histoire de France, par Joseph *Vaesen* et Etienne *Charavay*, 495.
5. Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues, (1316-1420) d'après les registres de comptes et d'inventaires, des archives vaticanes, par Maurice *Fatton*, 496.
5. Lignes (les) étolienne et achéenne, par Marcel *Dubois*, 443.
- *. Livre (le) des professes, par l'auteur du Livre des novices et des Paillettes d'or, aumônier d'une communauté religieuse, approuvé par S. G. Mgr *Hasley*, archevêque d'Avignon, 515.
4. Livres et Ames des pays d'Orient, par E. *Montégut*, 447.
4. Loi (la) divine de l'esprit révolutionnaire, par Antoine *Fleury*, 73.
4. Loup (le) dans la bergerie, par A. *Destournelles*, 339.

M

3. 4. Machine (la) à vapeur. Son histoire, son emploi (avec fig.), par H. *Gossin*, 253.
- R. Maçonnerie pratique. Cours d'enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite Écossais. Publié par un Profane, 74.
6. Maçonnerie pratique. Rituel du trent-troisième et dernier degré de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté ; par le Très Puissant Souverain grand commandeur d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne en 1875. — Édition sacrée s'adressant exclusivement aux Francs-Maçons réguliers ; ornée d'une planche mystérieuse avec explication et d'une collection de portraits maçonniques ; suivie de l'encyclique *Humanum genus* ; publiée par un Profane, 439.
5. 6. Manuel à l'usage des Congrégations religieuses, par M. de *Lacoste Lareymondie*, 44.
- *. Manuel du chrétien, par Mgr *Gaume*, 469.
- *. Manuel du pèlerin contenant l'historique des principaux pèlerinages de France, par l'abbé H. *Rivalland*, 440.
- Y. Marcel Campagnac, par Francis *Melvil*, 339.
4. Marc le Nihiliste, par *Gontcharoff*, 511.
3. 4. Mariages (deux), par Paul *Bonhomme*, 463.
4. Mari (le) de Simonc, par Georges *Du Vallon*, 249.
4. Mari (le) d'Ianthe. Imité de l'anglais, par Berthe *Neuils*, 249.
4. R. Maroc (le) : Voyage d'une mission française à la cour du Sultan, par le docteur *Morcel*, 343.
- M. Marquis (le petit), par *Willia*, 433.
3. 4. Médecine (la) des accidents. *Premiers secours à donner*, par le docteur R. *Broquère*, 253.

4. Mémoires d'un ancien ministre, par lord *Malmesbury*, traduit de l'anglais par *M. A. B.* 114.
6. Méthode pratique de chant grégorien, par le R. P. Dom *Schmitt*, 319.
5. Microbes (les), les ferments et moisissures, par le docteur *Trouessart*, 499.
4. Mille âmes, par *Cogol*, 513.
4. Miron (François) et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606, par A. *Miron de l'Épinay*, 378.
- M. Missions (les) secrètes du général-major de Kalb, et son rôle dans la guerre de l'indépendance américaine, par le vicomte de *Colleville*, 75.
- °. Mois de Marie, d'après le vénérable P. de Montfort, par l'abbé A. *Baraud*, 254.
- °. Mois (nouveau) de mars. Saint Joseph, époux de la Vierge Marie, par le P. Gaoriel *Bouffier*, 169.
- M. Monde (le) des Atomes, par W. de *Fonvielle*, 344.
- Y. Morale (la) d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. *Guyau*, 46.
4. Morte (la), par Oct. *Feuillet*, 163.
- M. Mystique (une) révolutionnaire. Suzette Labrousse, d'après ses manuscrits et des documents officiels de son époque, par l'abbé Christian *Moreau*, 255.

N

4. Nizelle, par Ed. *Mu'ler*, 249.
5. Notices et documents, publiés pour la Société de l'Histoire de France à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation et précédés d'une introduction par Charles *Jourdain*, 222.
5. Notre-Dame d'Espérance de Pontmain, par M. l'abbé Julien *Bonnol*, 441.
- °. Notre-Dame du Sacré-Cœur, par le T. R. P. *Chevalier*, supérieur général des missionnaires du Sacré-Cœur, avec une introduction par le R. P. *Delaporte*, 344.
4. Nouvelles, par Carmen *Sylva*, 219.
4. Nouvelles slaves, par *Tourski-Strebinger* et *Sacher Masoch*.

O

4. OÈuvre (l') dramatique de Berlioz, par Alfred *Ernst*, 500.
3. 4. OÈuvres posthumes de René Grousset. Essais et poésies recueillis et publiés par M. René *Doumic* et M. Pierre *Imbart de la Tour*, 406.

P

4. Papiers d'un émigré (1789-1829). Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux États-Généraux, conseiller du comte de Provence, etc., mises en ordre par le colonel de *Guilhermy*, 321.
- Y. Parisien (un) à Constantinople, par le vicomte René *Vigier*, 339.
4. Paulin Talabot, sa vie et son œuvre, (1799-1885), par le baron *Ernouf*, 479.
- Y. Pavé (le) de l'enfer, par Maurice *Drack*, 433.
4. Pensées, par Joseph *Roux*, avec une introduction par Paul *Mariéton*, 224.
5. Peur (la) étude psycho-physiologique, par A. *Abopo*, 490.
4. Philosophes illustres (les), par P. A. *Merkien*, 502.
4. 5. Philosophie des médecins grecs, par Emmanuel *Chauvet*, 46.
4. 5. Philosophie du droit social, par Mgr *Hugonin*, 49.
- °. Pietas seminarii sancti sulpitii, auctore Joanne Jacobo Olier, seminarii ac

societatis presbyterorum sancti Sulpitii vulgo muncupatorum, institutore. Opusculum ad fidem autographi Oleriani, explanatione perpetua et notis auxit Ferd. Labbe de Champgrand, 254.

- A. Politique (la) d'un Villageois, par André *Barbes*, 75.
- R. Porte close, par F. du *Boisgobe*, 249.
- 4. Possessions françaises de l'Afrique occidentale, par Ch. Le *Brun-Renaud*, 158.
- 5. Pratica Inquisitionis Heretice (*sic*) pravitatis, auctore Bernardo Guidonis, Ordinis Prædicatorum. Document publié pour la première fois par le chanoine C. *Douai*, 413.
- 3. 5. Précis de philosophie (Memento du baccalauréat ès-lettres), par l'abbé J. A. *Clama-lieu*, 187.
- 4. R. Précis des institutions politiques et sociales de l'ancienne France, par A. *Gasquet*, 153.
- 4. Problèmes de physique avec leurs solutions développées, par *Chevalier et Muntz*, 476.
- 4. Procédé au gélatino-bromure, par *Geymet*, 328.
- Y. Proie (la) du néant. (Notes d'un pessimiste), par Edmond *Thiaudière*, 224.
- 5. R. Psychologie (la) du Raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme, par Alfred *Binet*, 322.

Q

M. Quarante (les) fauteuils de l'Académie française, (1634-1886), par Charles *Barthélemy*, 516.

R

- 3. 4. Récits et légendes, par le P. V. *Delaporte*, 230.
- 4. Régénérée, par Jeanne de *Condillac*, 249.
- 5. Registre de Benoit XI (le), Recueil des bulles de ce pape, publiées et analysées d'après le manuscrit original des Archives du Vatican, par Ch. *Grandjean*.
- 5. Registres (les) de Boniface VIII. Recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des Archives du Vatican, par Georges *Digard*, Maurice *Faucon* et Antoine *Thomas*, 415.
- 5. Registres d'Innocent IV (les), publiés ou analysés d'après les manuscrits originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale, par Élie *Berger*, 345.
- 4. 5. Règles (quelques) canoniques sur la conduite spirituelle des religieuses, par un prêtre du diocèse de Montréal, 253.
- 4. Règne (le) des champignons, par Alphonse *Karr*, 346.
- 4. Reunion (la) de Toul à la France, par le marquis de *Pimodan*, 57.
- Y. Rêve (le) de Paddy et le canchemar de John Bull, par H. *Saint-Thomas*, 516.
- A. Rivière (Le P. Joseph) Vie et souvenirs, par un Père de la Compagnie de Jésus, 232.
- Y. Rosa mystica, par Stanislas de *Guaila*, 286.
- Y. Russie (la) politique et sociale, par L. *Tikhomirov*, 508.
- Y. Russie (la) souterraine, par *Stepliak*, traduction française par Hugues Le Roux, 76.

S

- 4. 5. Saint-Gérard d'Aurillac et son illustre abbaye, par Mgr G.-M.-F. *Bouange*, 235.

4. Sascha et Saschka. La mère de Dieu. Nouvelles trad. de l'allemand par Mademoiselle *Strebinger*, 339.
3. 4. Sauvages (deux petits) ou souvenirs de terre et de mer, par *Dubard* et *Grasset*, 433.
4. Schiller, Jeanne d'Arc, poème dramatique. Traduction française, par Adolphe *Régnier*, 325.
4. Schiller, Jeanne d'Arc, tragédie. Texte allemand publié avec un argument analytique, une notice littéraire, des éclaircissements et des notes par *M. Bailly*, 325.
5. Spiritualisme (1e) sans Dieu. Examen de la philosophie de *M. Vacherot*, par l'abbé *Élie Blanc*, 58.
- R. Sœurs (les) maçonnes, par *Léo Taxil*, 517.
4. Soliman-Pacha (colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860, par *Aimé Vingtrinier*, 479.
6. Souvenirs et impressions de Norwège, par *Camoïn de Vence*, 76.
4. Sur le vif. Remarques et pensées par *Amica Mathilde*, avec une préface, par *H. Escoffier*, 224.

T

3. 4. Tante (ma) Giron par *René Bazin*, 163.
4. Tatiana Leïlof, par *Ed. Rod*, 249.
- *. Testamentum (Novum J.-C.) Vulgatæ editionis Sixti et Clementis VIII Pontif. Maxx. jussu recognitum atque editum Juxta exemplar ad fidem Vaticanæ Bibliorum editionis quæ anno M D C X C I I prodit typis S. C. christ-nom. propagando diligenter summopere studi recensum atque indicibus analytico et chronologico locuplesatum, 441.
2. 3. Théorie de l'arithmétique, à l'usage des classes supérieures par le R. P. *Le Bail*, 442.
6. Thermodynamique (1a) et ses principales applications, par *J. Moulrier*, 416.
- †. Traité de la confession des enfants et des jeunes gens, par l'abbé *Timon-David*, 77.
4. Traité de l'État religieux ou notions théologiques sur la nature et les obligations de cet état, par le R. P. *Gautrelet*, 420.
4. Traité pratique des émaux photographiques, par *Geymet*, 328.

U

4. Un crime d'amour, par *Paul Bourget*, 510.
4. Un salon à Paris, Madame Mahol et ses intimes, par *K. O'Meara*, 512.

V

4. Valbriant (1e), par Madame Augustus *Craven*, 339.
5. Vibration (1a) vitale, par le comte *Begouen*, 347.
4. Vie, apostolat et épiscopat de son Éminence le cardinal Donnet, par l'abbé *Étienne Pougeois*, 330.
- A. Vie de Jeanne d'Arc, d'après les chroniques contemporaines, par *Guido Gærres*. Traduit de l'allemand par *Léon Boré*, 332.
- A. Vie de Mgr Jean-Baptiste Bouvier évêque du Mans, par Mgr Alexandre *Seboux*, 429.

- A. Vie de Mgr Paulinier, évêque de Grenoble, archevêque de Besançon, par Mgr Besson, 60.
 4. Vie (la) de Richard Cobden, par John Morley, 65.
 A. Vie du bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième maître général de l'ordre de frères prêcheurs par le R. P. Joseph-Pie Mothon, 244.
 4. Vie (la) et les travaux d'André-Marie Ampère, par C. A. Valson, 246.
 4. Voyage aux îles Philippines et en Malaisie, par le Dr J. Montano, 158.

W

- A. Wibaux (Théodore), zouave pontifical et jésuite, par le P. Ch. du Coëtlosquet, 239.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

- Abopo* (A.): La peur étude psychologique, 490.
Allard (Paul): Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle, 309.
Ambert (le général baron): Gaulois et Germains, 20.
Amica-Mathilde: Sur le vif. Remarques et pensées, 224.
Amigues: A travers le ciel. Mélanges astronomiques, 253.
Antoniewicz (le P. Charles): Un petit ange du ciel à sa mère ici-bas, 71.
Aubineau (Léon): Au soir. Récits et souvenirs, 287.
Ayer (C.): Grammaire comparée de la langue française, 21.

B

- B.* (A.): Journal du général Gordon. Siège de Khartoum, 532.
Babeau (Albert): Les artisans et domestiques d'autrefois, 459.
Babelon (Ernest): Histoire ancienne de l'Orient, par François Lenormant. Continuation, 305.
Baillon (le comte de): Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, 112.

- Bailly*: Schiller; Jeanne-d'Arc, notice, 325.
Bollet (Gilbert): Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie, 490.
Baraud (l'abbé): Mois de Marie, d'après le vénérable P. de Montfort, 254.
Barbes (André): La politique d'un villageois, 75.
Barreau (Auguste): Fleurs d'enfer, 256.
Barthélemy (Charles): Les quarante fauteuils de l'Académie française, (1634-1886), 516.
Baumard (Mgr): Histoire du cardinal Pie, 127.
Bazin (René): Ma tante Giron, 163.
Begouen (le comte): La vibration vitale, 347.
Berger (Elie): Les registres d'Innocent IV, 345.
Besson (Mgr): Vie de Mgr. Paulinier, 60.
Biart (Lucien): Les Astèques. Histoire, mœurs, coutumes, 251.
Binet (Alfred): La psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme, 322.
Biré (Edmond): Victor de Laprade. Sa vie et ses œuvres, 422.
Blanc (Elie): Le Spiritualisme sans Dieu. Examen de la philosophie de M. Vacherot, 58.
Blandy (S.): Trois contes de Noël, 433.

- Boisgobey* (F. du) : Porte close, 249.
Bonhomme (Honoré) : Madame la comtesse de Genlis, 97.
Bonhomme (Paul) : Deux mariages, 163.
Bonnel (l'abbé Julien) : Notre-Dame d'Espérance de Pontmain, 441.
Bonnières (Robert de) : Le baiser de Maïna, 339.
Boré (Léon) : Vie de Jeanne-d'Arc, par G. Gœrres, trad. de l'allemand, 332.
Bouange (Mgr) : Saint Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye, 235.
Bouffier (le R. P. Gabriel) : Nouveau mois de mars. Saint Joseph, époux de la Vierge Marie, 169.
Bourdeau (L) : Conquête du monde animal, 10.
Bourelly (le lieutenant-colonel Jules) : Cromwell et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre. La Bataille des Dunes, 512.
Bourgeois (Emile) : Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise. Etude sur l'état et le régime politique de la Société carolingienne à la fin du neuvième siècle, 93.
Bourget (Paul) : Un crime d'amour, 510.
Bou Said : Lalla Mouina, 249.
Brémond (Jacques) : Le drame de l'AVEyron, 433.
Broquère (le Dr R.) : La médecine des accidents, 253.
Burckhardt (Jacob) : La civilisation en Italie au temps de la Renaissance, 6.

C

- Chabin* (le R. P.) : Cours élémentaire de philosophie, 187.
Champgrand (Ferd. Labbe de) : Pietas seminarii Sancti Sulpitii. Opusculum explanatione perpetua et notis auxit, 254.
Charauz (M A) : L'esprit de Montesquieu, sa vie et ses ouvrages, 302.
Chardin (Paul) : Les bords du Nil (illustrations), 363.
Chauvel (Emmanuel) : La philosophie des médecins grecs, 46.
Chevalier (le R. P.) : Notre-Dame du Sacré-Cœur 344.
Chevalier et Muntz : Problèmes de physique avec leurs solutions développées, 476.

- Christine Sorel*, par l'auteur de « l'Héritier, » 511.
Clamadieu (l'abbé J. A.) : Précis de philosophie, 187.
Cochin (Denys) : L'évolution et la vie, 375.
Coellosquet (le P. Ch. du) : Théodore Wibaux, zouave pontifical et jésuite, 239.
Cogol : Mille âmes, 512.
Coignet (Madame C.) : Fin de la vieille France, François I^{er}, portraits et récits du seizième siècle, 378.
Collerville (le vicomte de) : Les missions secrètes du général-major baron de Kalb, et son rôle dans la guerre de l'indépendance américaine, 75.
Condillac (Jeanne de) : Régénérée, 249.
Cornély (Rudolphe) : Historica et critica introductio in utriusque testamenti libros sacros, 138.
Craven (Madame Augustus) : Le Valbriant, 339.

D

- Delacroix* (l'abbé) : M. de Boulogne, 291.
Delaporte (le R. P.) : Notre-Dame du Sacré-Cœur, par le R. P. Chevalier, introduction, 344.
Delaporte (le R. P. V.) : Récits et légendes, 230.
Delaunay : Cours élémentaire d'astronomie, 342.
Delpech (Adrien) : A Victor Hugo, 256.
Destournelles (A.) : Le loup dans la bergerie, 339
Digard (Georges) : Les registres de Boniface VIII, 415.
Dowis (C.) : Practica inquisitionis heretice (sic) pravitatis, auctore Bern. Gudonis. Document publié pour la première fois, 413.
Doumic (René) : Œuvres posthumes de René Grousset, 405.
Draak (Maurice) : Le pavé de l'enfer, 433.
Dubard : Deux petits sauvages ou souvenirs de terre et de mer, 433.
Dubois (Marcel) : Les ligues étolienne et achéenne, 143.
Duchateau (Pierre) : Notre demoiselle, 433.

- Dupont* (Etienne) : *Juvenilia*, 256.
Durey (Marcel) : Les chants du prolétaire, 256.
Dussieux (L.) : Le cardinal de Richelieu, étude biographique, 465.
Duvallon (Georges) : Le mari de Simone, 249.

E

- Edwards* (Madame) : Brune aux yeux bleus, 339.
Egger (Madame F.) : Ilios, ville et pays des Troyens, traduction, 397.
Ernouf (le baron) : Paulin Talahot, sa vie et son œuvre, (1799-1885), 479.
Ernst (Alfred) : L'œuvre dramatique de Berlioz, 500.
Escoffier (Henri) : Sur le vif, préface, 224.

F

- Fabre* (l'abbé) : Fléchier orateur. Etude critique, 207.
Faucon (Maurice) : Les registres de Boniface VIII, 415.
Faucon (Maurice) : Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues, (1316-1420) d'après les registres de compte et d'inventaires, des archives vaticanes, 496.
Fénelon : Éducation des filles, 97.
Fléchier : Mademoiselle de Combes, 97.
Fleury (Antoine) : La loi divine et l'esprit révolutionnaire, 73.
Fonvielle (W. de) : Le monde des atomes, 344.
Forneron (H.) : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, 168.
Fournel (le P. II.) : Une fleur du pèlerinage de Benoite-Vaux, 385.

G

- Gabriac* (le marquis de) : L'Église et l'Etat, 368.
Gaffarel : Les frontières françaises et leur défense, 253.
Ganneron (Émile) : L'amiral Courbet d'après les papiers de la marine et de la famille, 454.
Gardair (J.) : L'activité dans les corps inorganiques. Les puissances de l'âme, 490.
Gasquet (A.) : Précis des institutions

- politiques et sociales de l'ancienne France, 153.
Gaume (Mgr) : Manuel du chrétien, 169.
Gautrelet (le R. P.) : Traité de l'état religieux, 420.
Germain-Lacour (J.) : Avec des rimes, 256.
Geymel : Traité pratique des émaux photographiques, 328. — Procédé au gélatino-bromure, 323.
Ghill (René) : Legendes d'âmes et de sangs, 256.
Gillet : Leçons élémentaires de télégraphie électrique, 167.
Garres (Guido) : Vie de Jeanne d'Arc, d'après les chroniques contemporaines, 332.
Goirand (Léopold) : Histoire contemporaine d'Angleterre. Traduction de l'anglais, 114.
Gontcharoff. Marc le Nihiliste, 511.
Gossin (H.) : La machine à vapeur, son histoire, son emploi, 253.
Gouilloud (le R. P.) : Deux grands évêques de Lyon : saint Just et saint Nizier, 299.
Granljean (Ch.) : Le registre de Benoît XI, 345.
Grasset : Deux petits sauvages ou souvenirs de terre et de mer, 433.
Gréa (D.) : De l'Église et de sa divine constitution, 12.
Gréard (Oct) : Éducation des filles de Fénelon, introduction, 97.
Gréville (Henri) : Cleopâtre, 163.
Guaita (Stanislas de) : Rosa mystica, 256.
Guérin (Mgr Paul) : Dictionnaire des dictionnaires, 513.
Guidonis (Bernard) : Pratica inquisitionis heretice (sic) pravitatis, 413.
Guilhermy (le colonel de) : Papiers d'un émigré, 321.
Guyau : La morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines, 46

H

- Hauterive* (comte d') : Katia, traduction, 339.
Hérisson (le comte d') : Journal d'un interprète en Chine, 40.
Hervé (Edouard) : La crise irlandaise, 196.

Hugonin (Mgr) : Philosophie du droit social, 49.

J

Joire (le docteur Abel) : Fragments d'économie politique. — La population. Richesse nationale. — Appréciation vraie des principes de Malthus. — Le travail, richesse du peuple, 106.

Joret (Ch.) : Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Electeur, d'après des documents nouveaux inédits, 479.

Jourdain (Charles) : Notices et documents, publiés pour la Société de l'Histoire de France à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, 222.

Julleville (Petit de) : Histoire du théâtre en France. Les comédiens en France au moyen âge, 393.

Jungmann (Bernard) : Dissertationes selectæ in historiam ecclesiasticam, 17.

K

Karr (Alphonse) : Le règne des champignons, 346.

L

Lacoste Lareymondie (de) : Manuel à l'usage des congrégations religieuses pour l'application de l'article 9 de la loi du 29 décembre 1884, 44.

La Fayette (Ch. Callemard de) : L'adieu, 256.

La Gravière (le vice-amiral Jurien de) : Les derniers jours de la marine à rames, 15.

Lalaing (S. de) : Mademoiselle Bréval, 249.

Lallemand (Paul) : Allocutions pour les jeunes gens, 453.

Lamothe (Alex. de) : Espérit Cabassu. Exploits d'un mousse au Tonkin, 433.

La Tour (Pierre Imbart de) : OEuvres posthumes de René Grousset, 405.

La Tour de Noe (l'aboe de) : La fin du monde en 1921, ou proximité de la fin des temps, 167.

Laurent (l'abbé) : Les premiers convertis au christianisme, 442.

Le Bail (le R. P.) : Théories de l'arithmétique, 442.

Le Brun-Renaud (Ch.) : Les possessions françaises de l'Afrique occidentale, 158.

Le Fèvre-Deumier (Jules) : Sir Lionel d'Arquenay, 433.

Léger (Louis) : La Bulgarie, 295.

Lenormant (François) : Histoire ancienne de l'Orient jusqu'aux guerres médiques, 305.

Lépinay (Macé de) : Cours de trigonométrie, 366.

Leray (le P. Ad.) : Essai sur la synthèse des forces physiques, 476.

L'Espinay (Miron de) : François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, 378.

Le Roux (Hugues) : La Russie souterraine, traduction, 76.

Lettenhove (le baron Kervyn de) : Les huguenots et les gueux, 35.

Lionnet (Ernest) : L'Homme de la tour, 433.

Lockroy (Edouard) : Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution (1791-1793), 486.

Loir : L'escadre de l'amiral Courbet. Notes et souvenirs, 454.

Loiseau (A.) : Histoire de la littérature portugaise, depuis ses origines jusqu'à nos jours, 122.

Loudun (Eugène) : L'Italie moderne, 314.

Luce (Siméon) : Jeanne d'Arc à Domremy. Recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, 215.

M

Mac-Carthy : Histoire contemporaine d'Angleterre, 114.

Maine (Sir Henri Summer) : Études sur l'ancien droit et la coutume primitive, 342.

Malmesbury (lord) : Mémoire d'un ancien ministre, 114.

Marcel (Etienne) : Elle et moi, suivi de la Vengeance d'une reine, 433.

Marcet (le Dr) : Le Maroc. Voyage d'une mission française à la cour du sultan, 343.

Marc-Monnier : Histoire de la littéra-

- ture moderne. La Réforme, de Luther à Shakespeare, 122.
- Marcot* (L.): A travers la Norvège, souvenirs de voyage, 284.
- Mariéton* (Paul): Pensées, par Joseph Roux, introduction, 221.
- Melvil* (Francis): Marcel Campagnac, 339.
- Méric* (Élie): Histoire de M. Émery et de l'Église de France, pendant la Révolution et pendant l'Empire, 30.
- Merklen* (P. A.): Les philosophes illustres, 502.
- Michaut*: Leçons élémentaires de télégraphie électrique, 167.
- Montano* (le Dr J.): Voyage aux Iles Philippines et en Malaisie, 158.
- Montégut* (E.): Livres et âmes des pays d'Orient, 147.
- Montenon* (Charles de): Le comte de Bizemont, 471.
- Moreau* (l'abbé Christian): Une mystique révolutionnaire, Suzette Labrousse, 255.
- Morley* (John): La vie de Richard Cobden, 65.
- Mothou* (le R. P. Joseph Pie): Vie du bienheureux Jourdain de Saxe, 244.
- Moutier* (J.): La thermodynamique et ses principales applications, 416.
- Muller* (Ed.): Nizelle, 249.

N

- Neullies* (Berthe): Le mari d'Ianthe, imité de l'anglais, 249.
- Noel* (lady A.): Un lâche, 249.

O

- Ohnet* (Georges): Les dames de Croix-Mort, 433.
- Olier* (Jean-Jacques): Pietas seminarii Sancti Sulpitii, 254.
- O'Meara* (K.): Un salon à Paris, Madame Mahol et ses intimes, 512.
- Omont*: Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pécicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François 1^{er} à Venise, 468.
- O'Rell* (Max): Les filles de John Bull, 438.

P

- Pajol* (le comte): Les guerres sous Louis XV, 110.

- Parant* (Victor): Le corps et l'esprit, traduction de l'anglais, 322.
- Pélaulan* (Joséphin): La décadence latine. Éthopéc curieuse, 339.
- Peugeot* (Pierre): L'esprit allemand, d'après la langue et les proverbes, avec plus de douze cents proverbes allemands, 513.
- Pimodan* (le marquis de): La réunion de Toul à la France, 57.
- Pingault* (Léonce): Les Français en Russie et les Russes en France, 212.
- Plumandon* (J. N.): Formation des principaux hydrométéores. Nouvelle théorie de la grêle, 211.
- Porquet* (Dr): Brune aux yeux bleus. Traduction, 339.
- Pougeois* (Étienne): Vie, apostolat et épiscopat de Son Éminence le cardinal Donnet, 330.

R

- Rabusson* (Henri): L'amie, 163.
- Régnier* (Adolphe): Schiller; Jeanne d'Arc, traduction, 325.
- Reinach* (Salomon): Grammaire latine, 387.
- Renaud* (Armand): Les drames du peuple, 256.
- Rivalland* (l'abbé): Manuel du pèlerin, 440.
- Rod* (Ed.): Tatiana Leilof, 249.
- Roger* (l'abbé): Nos églises, 150.
- Rouvier* (Élie): Éléments de psychologie physiologique, trad. de l'allemand, 102.
- Roux* (Joseph): Pensées, 224.

S

- Sainte-Marie* (Pricot de): Les Slaves méridionaux, Dalmates, Bulgares, Serbes, Bosniaques. Leur origine et leur établissement dans l'ancienne Illyrie, 170.
- Saint-Paul* (Albert): Les encensoirs, 256.
- Saint-Thomas* (H.): Le rêve de Paddy et le cauchemar de John Bull, 516.
- San* (le P. Louis de): Étude pathologico-théologique sur sainte Thérèse, 105.
- Saucerotis* (le docteur C.): L'esprit de Montaigne, choix des meilleurs cha-

pitres et des plus beaux passages des « Essais, » disposés dans un ordre méthodique avec notes et commentaires, 514.

Schliemann (Henri) : Ilios, ville et pays des Troyens, 397.

Schmitt : La civilisation en Italie au temps de la Renaissance, traduct., 6.

Schmitt (le R. P. dom) : Méthode pratique de chant grégorien, 319.

Schuré (Edouard) : Le drame musical, 500.

Sebanx (Mgr Alexandre-Léopold) : Vie de Mgr Jean-Baptiste Bouvier, évêque du Mans, 429.

Sigurx (J.) : Mademoiselle de Combes, notice, 97.

Simon (G. Eug.) : La cité chinoise, 158.

Simonl (Charles) : L'Afghanistan, les Russes aux portes de l'Inde, 283.

Smedl (C. dc) : Anonymi libellus de vitis et miraculis patrum emeritensium Paulodiano Emeritensi vulgo inscriptus. Excodice matritensi edit, commentario pravio et notis instruxit, 438.

Sommerroyel (Carlos) Bibliotheca mariana de la compagnie de Jésus, 72.

Stepniak : La Russie souterraine, 76.

Strebinger (Mlle) : Sascha et Saschka. La mère de Dieu, traduction de l'allemand, 339.

Sylva (Carmen) : Nouvelles, 249.

F

Taxil (Léo) : Les frères Trois-Points, 74. Les sœurs maçonnes, 517.

Thiaudière (Edmond) : La proie du néant, 224.

Thomas (Antoine) : Les registres de Boniface VIII, 443.

Thureau-Dangin (Paul) : Histoire de la Monarchie de Juillet, 391.

Tikhomiron (L.) : La Russie politique et sociale, 508.

Timon-David (le chanoine) : Traité de la confession des enfants et des jeunes gens, 77.

Tolstoï (Léon) : Katia, 339.

Tourski-Strebinger : Nouvelles slaves, 339.

Trouessard (le docteur) : Les microbes, les ferments, et moisissures, 499.

Tuke (le D' Hack) : Le corps et l'esprit, action du moral et de l'imagination, 322.

V

Vacquant : Cours de géométrie élémentaire, 366. — Cours de trigonometrie, *ibid.*

Vaesen (Joseph) et *Charavay* (Etienne) : Lettres de Louis XI, roi de France, publiées d'après les originaux pour la société de l'histoire de France, 495.

Vulson (C. A.) : La vie et les travaux d'André-Marie Ampère, 246.

Vapereau (G.) : Dictionnaire universel des contemporains, 514.

Vauzelle (Ludovic) : Les contes de la villa Coraly, 256.

Vence (Camoïn de) : Souvenirs et impressions de Norwège, 76.

Vertaine (Paul) : Jadis et naguère, 256.

Veillot (Engène) : Études sur Victor Hugo, par Louis Veillot. Introduction, 374

Veillot (Louis) : Études sur Victor Hugo, 371.

Viard (Édouard) : Au Bas-Niger, 5.

Vienot (Charles) : Les bords du Nil, 363.

Vigier (le vicomte René) : Un parisien à Constantinople, 339.

Vieuille (G.) : Guide pratique du photographe amateur, 328.

Vingtrinier (Aimé) : Soliman-Pacha (colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860, 479.

W

Willia : Le petit marquis, 433.

Wuarin (Louis) : l'État et l'école, 202.

Wundt (W.) : Éléments de psychologie physiologique, 102.

Z

Zeller (Jules) : Histoire d'Allemagne. — Frédéric II et la chute de l'empire germanique du moyen âge. — Conrad et Conradin, 26.